LE BOND

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

NO TIME TO DIE

007

TOSHIRO SUGA

EN VISITE À PARIS

HOMMAGE

SHANE RIMMER

INTERVIEW EXCLUSIVE

N°55 / SEPTEMBRE 2019

CLUB JAMES BOND 007 FRANCE

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

SOMMAIRE

NUMÉRO 55 / SEPTEMBRE 2019

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

FOR YOUR EYES ONLY

4 À LA UNE
No Time To Die

8 BOND'S WORLD
007 News
50e Anniversaire
Au Service secret de Sa Majesté
Un goût pour le Champagne

16 LIRE & LAISSER MOURIR
The James Bond Case Files

FILMING BOND

18 FOCUS
Interview exclusive
Shane Rimmer

22 PERMIS D'ÉCOUTER
La petite musique de
Licence to Kill

24 A VIEW TO A SCENE
Permis de Tuer :
L'empire de Sanchez

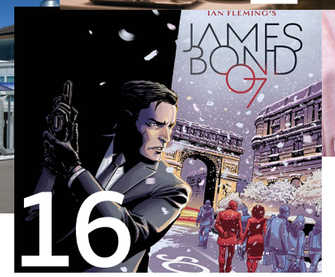
28 POSTER
Moonraker

BONS BAISERS DU CLUB

30 PAROLE DE FAN
James Bond et l'Afghanistan

32 BACK IN ACTION
Rencontre avec
Toshiro Suga

34 LE MOT DE M



NO TIME TO DIE 007

Une dernière Aston pour la route

Dans *No Time To Die*, ce n'est pas une, mais trois Aston Martin qui feront leur apparition. En plus de la DB5 et de la toute dernière Aston Martin Valhalla, c'est surtout le grand retour de la V8 Vantage vue dans *Tuer n'est pas jouer* qui va ravir les fans (ici avec Daniel Craig et le Prince Charles).

Êtes-vous prêt à reprendre le travail ?

Le tournage à Londres à commencé avec la traditionnelle scène de briefing avec M (Ralph Fiennes).

Qui revoila !

Ce devait être un secret, mais comme le SPECTRE, les tabloïds ont des gens partout, y compris aux studios Pinewood où Christoph Waltz a été aperçu s'infiltrant sur le plateau de *No Time To Die*. Bond n'en a donc pas fini avec Frantz - Blofeld - Oberhauser

Boom Shot Dis

Sur la musique de Kully B. et Gussy G., Cary Fukunaga promet des ambiances jamaïquennes modernes dans le lieu de villégiature de Bond.
On doit les magnifiques images de la première vidéo du tournage à Linus Sandgren, directeur de la photographie suédois, déjà remarqué pour son travail sur *La La Land*.

Côté Générique

Avec des nouvelles recrues venues de son entourage Fukunaga apporte du sang frais dans l'équipe : Linneus Sandgren (photographie), Jon Mallard (1er assistant directeur) et Dan Romer (musique)...

...Tom Cross (*La La Land, First Man*) au montage, Charlie Noble (*Jason Bourne*) aux effets spéciaux et Suttirat Anne Larlarb (*Slumdog Millionaire*) aux costumes.

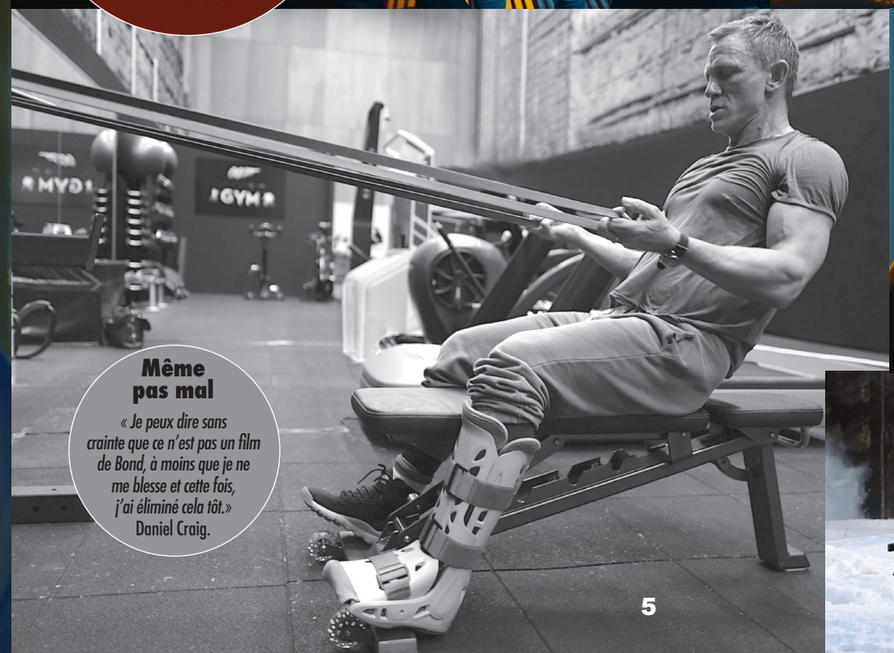
Alors que le titre *de Bond 25* vient d'être annoncé, la nouvelle mission de 007 commence à se dévoiler. Premières images, premières promesses, voila ce que le MI6 a laissé filtrer de l'ultime film avec Daniel Craig, dirigé par Cary Joji Fukunaga... Par Yvain Bon

Bienvenue au MI6

Nomi (Lashana Lynch) rejoint l'équipe de M, Q, Tanner et Moneypenny.

Un heureux retour

Après *Casino Royale* et *Quantum of Solace*, Felix Leiter (Jeffrey Wright) va demander à Bond de reprendre du service.

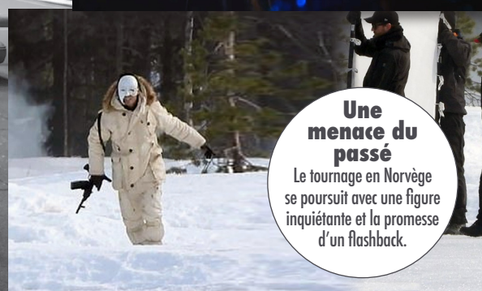


Même pas mal

« Je peux dire sans crainte que ce n'est pas un film de Bond, à moins que je ne me blesse et cette fois, j'ai éliminé cela tôt.»
Daniel Craig.

Cary Joji Fukunaga

Le réalisateur américain au travail.



Une menace du passé

Le tournage en Norvège se poursuit avec une figure inquiétante et la promesse d'un flashback.

TO LOVE AND NOT LET DIE

On se souvient que, lors du tournage de *Goldfinger,* Sean Connery avait très vite coupé court à une interview lorsque, venant d'expliquer qu'il avait pour partenaire Gert Froebe, il entendit la journaliste qui l'interrogeait lui demander qui était cette comédienne. Par Frédéric Albert Lévy

L'incompétence crasse de certains médias lorsqu'il s'agit de parler de Bond n'est donc pas chose nouvelle. Toutefois, elle atteint des sommets depuis quelques mois, à propos de *No Time To Die*.

Entendons-nous bien : les faits rapportés ici et là sont sans doute exacts, mais c'est la manière dont ils sont montés en épingle qui ne laisse pas d'être surprenante. La blessure au pied de Daniel Craig ? Oui, sans doute, mais c'est monnaie courante lors du tournage d'un Bond ou d'un film du même type. Aurait-on déjà oublié le bras en écharpe du même Daniel Craig lors de la promotion de *Quantum of Solace*, souvenir d'une mésaventure survenue à l'occasion d'une cascade ? Aurait-on oublié que Spielberg dut se contenter, plusieurs semaines durant, des services de Vic Armstrong, doublure d'Harrison Ford, lorsque celui-ci, s'étant un peu trop pris pour Indiana Jones, avait dû aller se refaire une santé dans un hôpital californien ? « L'addiction » de Cary Fukunaga aux jeux vidéo qui retarderait le tournage ? Il y a une trentaine d'années, on avait reproché à Hugh Hudson de rester dans son *trailer* à regarder des films – à l'époque, sur des cassettes – cependant que des centaines de figurants restaient, eux, sur le plateau de *Révolution*, à attendre que le signal de la bataille soit donné.

Quant à la dernière histoire, celle de la découverte d'une caméra dissimulée dans des toilettes, elle survient, certes, pendant le tournage de *No Time To Die*, mais quel rapport a-t-elle avec le film lui-même ? Jusqu'à présent, donc, la presse mentionnait ce type d'incidents, mais sans jamais en faire une montagne. Avec *No Time To Die*, le champ lexical est devenu celui de l'apocalypse. *Première* nous explique que le plateau du film rappelle une « zone de guerre » ; d'autres évoquent on ne sait trop quelle malédiction (probablement lancée contre Bond par Satan lui-même…). Un style traditionnellement propre (sale) à la presse de caniveau est en train de gagner des médias qu'on pensait respectables.

« *C'est,* nous explique un bondien émérite, *la vengeance de la presse. Sa manière de compenser sa frustration. Comme elle n'a rien à se mettre sous la dent, elle invente…* » Il est vrai que, jusqu'à présent, la « communication » officielle a été réduite à la portion congrue. Un Bond qui n'avait toujours pas de titre alors que le tournage était déjà avancé, une e-conférence de presse où l'on apprenait en tout et pour tout que le méchant allait être très méchant et que Daniel Craig n'avait pas peur de la modernité, puisqu'il osait l'association costume-cravate + baskets…

Une récente visite du Prince Charles à Pinewood a permis de découvrir un ou deux décors, mais n'a guère modifié la situation. Sans doute faut-il voir dans cette politique du secret le désir de la production d'éviter à tout prix des fuites du genre de celles dont *SPECTRE* avait été victime - on se souvient que le scénario avait été livré tout chaud sur Internet -, mais il va bien falloir qu'on comprenne un jour à quel point est ridicule cette phobie du spoiler qui règne depuis quelques années. On connaissait d'avance le début, le milieu et la fin des Bond lorsqu'ils étaient directement inspirés des romans de Fleming. Cela ne les empêchait pas d'avoir du succès, bien au contraire…

Au fond, ces inepties que la presse s'applique à sortir, chaque semaine ou presque, sur *No Time To Die* ne sont peut-être rien d'autre que l'expression d'un dépit amoureux – du même dépit qui, au même moment, transparaît dans la parodie 0070 diffusée sur Internet et starring un George Lazenby ridé comme une vieille pomme et à qui Q fournit désormais, non plus une voiture de sport, mais un fauteuil roulant électrique. La chose est drôle, indéniablement, et l'on pourra saluer cette capacité d'autodérision chez l'*old boy* George. Mais la désinvolture régulièrement affichée par celui-ci lors des conventions bondiennes (voir article page 13) semble aussi dénoter le désir très enfantin de casser un jouet qui ne lui appartient plus, mais qu'il aimerait tant posséder encore.

No Time To Die sera ce qu'il sera, et nous attendrons de voir pour nous faire une opinion (car de très grands films ont pu être enfantés dans la douleur). Mais tant d'acharnement contre le mythe prouve a contrario que l'attraction qu'il exerce sur les foules est loin d'être émoussée.

Do they expect Bond to die ?
No, they expect him to talk. ■

Visite du Prince Charles à Pinewood en présence de Daniel Craig et Ralph Fiennes, et du réalisateur Cary Fukunaga.
En bas :
Le Prince Charles avec Naomi Harris devant un portrait de Judi Dench *as* M. Une des deux Aston Martin V8 utilisée sur le tournage à Londres en juin dernier.

"Sans doute faut-il voir dans cette politique du secret le désir de la production d'éviter à tout prix des fuites du genre de celles dont *SPECTRE* avait été victime. "

WALKEN ON THE WILD SIDE

Invité d'honneur du Champs-Élysées Film Festival, rendez-vous important des amateurs de cinéma indépendant français et américain, Christopher Walken a sacrifié le 21 juin dernier au rituel de la master class. Lors de cet entretien conduit par le journaliste Cédric Délelée a été évoqué le tournage de *Dangereusement vôtre*.
Propos recueillis par Olivier Crave.

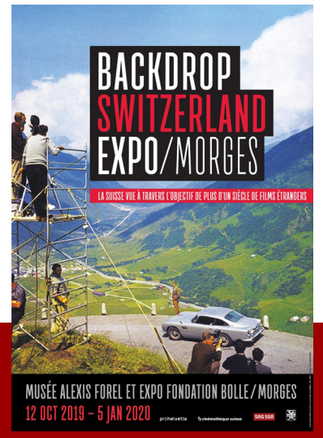
Cédric Délelée : *Dans Dangereusement vôtre*, vous interprétez le méchant Max Zorin et Grace Jones est votre compagne. Comment les choses se sont-elles passées pour vous avec Roger Moore et Grace Jones ?
Christopher Walken : *J'adore Roger Moore ; c'était un homme merveilleux. Il était très gentil avec moi. Nous avons tourné en majorité le film en Angleterre, mais nous sommes venus en France pour quelques scènes et nous avons pris l'avion ensemble. Roger Moore me dit : « Où penses-tu que nous devrions déjeuner ? » Je lui réponds que je n'en sais rien. Il me répond : « Alors, au Fouquet's ! » Grace Jones ? Je l'aime beaucoup et j'ai vraiment aimé travailler avec elle. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer de prime abord, c'est une femme très sensible.*

CD : Max Zorin a pour particularité d'être un méchant qui rit tout le temps. Il fait jeter un collaborateur du haut d'un Zeppelin, il rit. Il massacre des dizaines d'ouvriers à la mitraillette, il rit. Il rit aussi à la fin quand il meurt, lorsqu'il tombe du ballon dirigeable. Est-ce vous qui avez eu l'idée d'interpréter ainsi ce personnage ?
CW : *Je jouais dans une pièce de théâtre à New York quand on m'a proposé ce rôle. Je suis venu en Angleterre et la première chose qu'on m'ait dite, c'est que j'allais devoir me teindre les cheveux, car mon personnage était à moitié humain. Alors, on m'a teint les cheveux en jaune et quand je me promenais dans la rue, c'était très étrange. Et j'ai décidé dans toutes mes scènes d'avoir un sous-texte introduisant un dialogue tacite avec mes interlocuteurs : « Regarde mes cheveux, aimes-tu mes cheveux ? » Les cheveux, c'est très important, vous savez !* (rires)

CD : Vous avez joué beaucoup de rôles de méchants. Si vous deviez en choisir un ?
CW : *C'est difficile à dire. J'ai tourné avec Sean Penn dans un film qui s'appelle* Comme un chien enragé. *Peu de personnes l'ont vu, mais c'est un film vraiment très intéressant et je pense c'est le méchant que j'interprète dans ce film que je retiendrais.*

Cet entretien fut aussi l'occasion d'évoquer les talents de danseur Christopher Walken au début de sa carrière, ses films majeurs comme *Voyage au bout de l'enfer* de Michael Cimino, qui lui valut l'Oscar du meilleur second rôle, *Dead Zone* de David Cronenberg, adapté du roman homonyme de Stephen King, ou encore *Batman - Le Défi* de Tim Burton.

À noter que Walken avait croisé un autre 007 bien avant de rencontrer Roger Moore : son rôle du « Kid » dans *Le Dossier Anderson* de Sydney Lumet (1971) lui avait permis de donner la réplique à Sean Connery.



L'EXPO BACKDROP SWITZERLAND DE RETOUR EN SUISSE

par Pierre Hirsinger

On vous en parlait dans *Le Bond* 53 : après Rome, l'exposition Backdrop Switzerland prendra bientôt ses quartiers sur les rives du lac Léman, à Morges (canton de Vaud). Pour rappel, l'expo est le prolongement du livre homonyme qui recense tous les films utilisant la Suisse comme toile de fond… dont cinq Bond. L'espion britannique y sera d'ailleurs un peu plus à l'honneur cette fois-ci, car cette arrivée en terre vaudoise sonne un peu comme un retour au pays. Comme chacun le sait, Ian Fleming donna pour mère à son héros une Suissesse (Monique Delacroix), en souvenir d'un amour de jeunesse. L'écrivain rencontra en effet une certaine Monique Panchaud de Bottens au cours de ses études à Genève en 1930-31. Les deux vécurent une idylle de quelques mois, mal vue de M^me^ Fleming mère qui se chargea d'y mettre un terme. Vers la fin de sa vie, Ian, devenu auteur à succès, tenta de revoir Monique lors d'un séjour à Montreux, mais cette dernière refusa. L'exposition sera l'occasion de (re) découvrir plus en détail leur histoire, éclairée par quelques documents rares d'époque.

Du 12 octobre 2019 au 5 janvier 2020, au Musée Alexis Forel et simultanément à la Fondation Bolle, 1 110 Morges (VD). http://museeforel.ch.
Morges est située au bord du lac Léman à environ 10 km à l'ouest de Lausanne et 50 km de Genève et de la frontière française.

FELIX LEITER EST MORT…

Par Patrice Gaudin

À l'heure où Jeffrey Wright va endosser pour la troisième fois le rôle de l'allié de James Bond, David Hedison s'est éteint à l'âge de 92 ans le 18 juillet 2019 à Los Angeles en Californie.
Né en 1927 de parents arméniens, il avait commencé son parcours d'acteur à Brown, une université privée de sa ville natale. Il fera d'abord une carrière sur les planches puis débutera au cinéma avec *Torpilles sous l'Atlantique* en 1957. Dans ce film, il donne la réplique à Curd Jürgens. Il tourne ensuite dans *La mouche noire* (film qui inspira *La Mouche* de David Cronenberg), dans lequel un savant, joué par Hedison, se retrouve avec une tête de mouche tandis que la mouche se retrouve avec sa tête. Il joue également le rôle de Ed Malone dans *Le Monde perdu* en 1960. Deuxième version cinéma du roman de Conan Doyle, après le chef d'œuvre de 1925. Dans cette version, les dinosaures ne sont que des lézards déguisés, filmés à part et incrustés sur les images d'origines. Dans ce film, Hedison retrouve Jill St John, autre collègue de l'univers Bond. Il participe également à beaucoup de séries télévisées de l'époque (*Perry Mason, Shaft, Wonder Woman, Drôles de dames, L'homme qui tombe à pic, K2000, L'agence tous risques, Arabesques, Les feux de l'amour* et dans un épisode du *Saint* avec son grand ami Roger Moore).

Mais c'est bien entendu ses rôles dans deux Bond qui le rendirent célèbre. Un rôle où pourtant il n'y avait « rien à jouer », comme il le disait lui-même : *« Il s'agissait de courir, bang bang, être mouillé, crier et hurler, et plein de trucs funs, mais ce n'était pas vraiment du jeu d'acteur. »*
Et pourtant, Hedison restera dans le cœur de nombreux fans comme l'un des meilleurs Felix Leiter. Cinquième acteur à interpréter le rôle, il incarne un Leiter fort sympathique aux côtés de Roger Moore dans *Vivre et laisser mourir*. Le ton des films devient plus léger et, paradoxe, Hedison reviendra 16 ans plus tard pour un James Bond beaucoup plus sombre aux côtés de Timothy Dalton. Peut-être est-il l'un de nos Leiter préférés parce que c'est lui qui subit dans les films ce que Fleming inflige au personnage dans les romans, à savoir le mutiler atrocement par un requin. Cette scène du livre *Vivre et laisser mourir* inspire le début de *Permis de tuer*, film de vengeance où on a qu'une hâte, c'est que notre héros botte les fesses du méchant Sanchez qui a fait du mal à notre sympathique Felix Leiter.

Alors merci monsieur Hedison d'avoir incarné deux fois le meilleur ami et allié de notre héros préféré et pour lui dire adieu, laissons les dernières paroles à sa fille : *« C'était le plus gentil des hommes - Toujours plein d'amour, à faire des blagues et à faire rire tout le monde. Je lui souhaite d'être dans la paix, la liberté et l'amour pour l'éternité ».* ■

Source : PurePeople

HOMMAGES

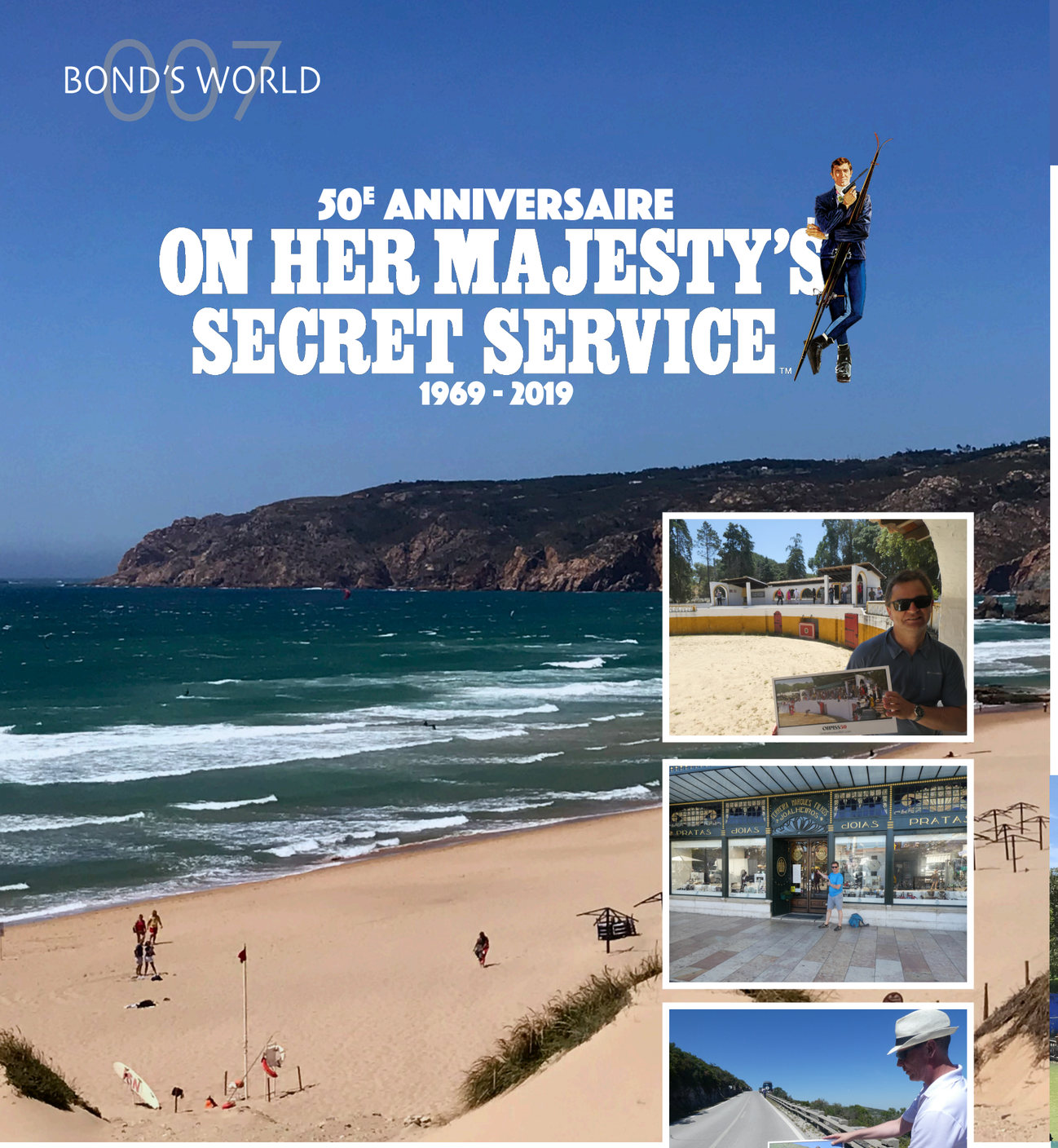
par François Justamand

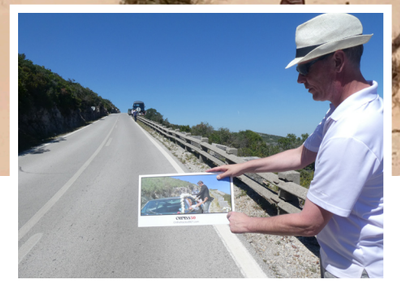
Le cinéaste et comédien mauritanien Med Hondo a rejoint le paradis des artistes le 2 mars dernier à près de 83 ans. Très actif au doublage, il commence à prêter sa voix dès la fin des années soixante, notamment dans la série *Les Bannis* (pour l'acteur Otis Young). En 1973, il double à Yaphet Kotto, le méchant de *Vivre et laisser mourir*. À propos de ce rôle, il est intéressant de noter que dans la version française, le docteur Kananga et Mr. Big (Monsieur Gros Bonnet, en VF) ont deux voix distinctes. Hondo fait Kananga et le comédien antillais Yvan Labéjof double Big. Un artifice afin que le spectateur français ne puisse pas reconnaître Kotto dans les deux rôles…

C'est à partir de cette décennie qu'il va devenir la voix française de la plupart des acteurs afro-américains : Carl Weathers (*Rocky*), Richard Pryor (*Superman III*), Ernie Hudson (*SOS Fantômes*), Keith David (*Platoon*), Morgan Freeman (*Seven*) et surtout Eddie Murphy dans la plupart de ses films à partir de *48 heures*.

Notre ami le comédien William Sabatier nous a quittés le 17 mars 2019 à l'âge de 95 ans. Homme de théâtre et de télévision avant tout (il a interprété deux fois le rôle de Napoléon), il a fait du doublage durant toute sa carrière.
Pour le cinéma : Jack Hawkins dans *Ben-Hur*, Trevor Howard dans *Les Révoltés du Bounty*, Anthony Quayle dans *Les Canons de Navarone*, Marlon Brando dans *La Poursuite impitoyable*, Toshiro Mifune dans *Soleil rouge*, Richard Harris dans *Orca*.
Et pour la télévision : Howard Keel dans la série *Dallas*, John Thaw dans *L'Inspecteur Morse*…

Du côté des Bond, William Sabatier était presque un habitué puisqu'il fut la voix française des personnages de Marc-Ange Draco dans *Au Service secret de Sa Majesté*, de Felix Leiter dans *Les diamants sont éternels* et du Général Leonid Pushkin dans *Tuer n'est pas jouer*.





ÉTAPE 1
LE PORTUGAL

C'est à Estoril, au Portugal, que le rendez-vous était donné pour le 50e anniversaire d'*Au service secret de Sa Majesté*. Début des festivités le samedi 25 mai au matin, au célèbre hôtel Palacio Estoril : les participants sont accueillis dans un salon par un discours de bienvenue de Martin Mulder, président du club hollandais « *On the Track of 007* ». Dix-sept nationalités différentes sont représentées, pour un total de 130 participants. Par Saik du Halgouet & Jean Goyette

C'est en autocar que nous partons pour notre première étape d'une visite des lieux de tournage. Après une demi-heure de route, nous découvrons le magnifique Palais des marquis de Frontera, édifice lisboète construit en 1660 dans le quartier de Benfica. Le bâtiment et ses jardins sont richement décorés, notamment par des azulejos (carreaux de faïence). C'est dans ces jardins que commence une relation amoureuse entre Bond et Tracy sur l'air de Louis Armstrong *We have all the time in the world*. Pause photo près de la fontaine à l'endroit exact où Bond et Tracy sont assis, dans le film. Puis nous visitons quelques pièces du Palais ainsi que la bibliothèque, qui offre une très jolie vue sur le jardin.

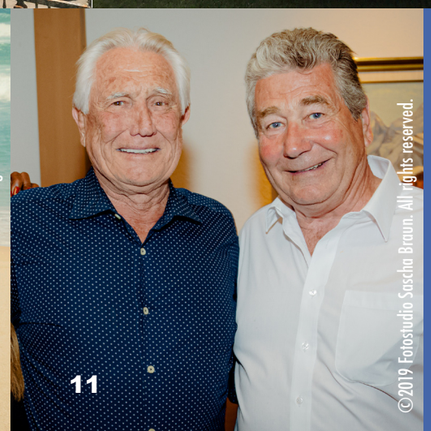
Le car prend ensuite la direction de la Place Dom Pedro à Lisbonne, où nous découvrons la Joalharia Ferreira Marques, bijouterie dans laquelle Bond offre une bague à Tracy. La devanture n'a pas changé ! Puis nous prenons la direction de Sintra, près de Lisbonne, pour déjeuner non loin du Palais national de Pena. Perché à 500 mètres au-dessus de la mer, au milieu du Parque da Pena, c'est l'un des palais les plus visités du Portugal. Destination suivante : la plage de Guincho, près de la ville de Cascaïs. Cadre naturel et sauvage, avec beaucoup de vent et des vagues puissantes – décor de la scène d'ouverture du film, lorsque Bond sauve Tracy de la noyade avant d'être attaqué par l'homme de main interprété par Terry Mountain. Ce dernier a même rejoué la scène avec George Lazenby ! Pour la dernière étape, nous prenons la direction de Cascaïs et nous nous retrouvons en plein milieu du carrefour où Bond prend la route qui le mène à la plage de Guincho dans les premières secondes du film.

Le soir, le Palace Estoril accueille fans et invités pour un cocktail près de la piscine suivi d'un dîner entrecoupé d'interviews. Le lendemain matin, dédicaces et photos au Palace Estoril avec George Lazenby et Terry Mountain. Nous sommes reçus par l'un des responsables du service de conciergerie, José Diogo, très sympathique, qui a participé au film lorsqu'il était âgé de dix-huit ans : c'est lui qui remet la clé de la chambre à 007 ! Il se prête au jeu et rejoue aujourd'hui la scène avec George Lazenby.

Enfin, n'oublions pas d'autres lieux de tournage : nous sommes allés à la ferme de Draco, où se déroulent son anniversaire ainsi que le mariage ; et bien sûr, sur les lieux de la scène finale, à Arrabida, très exactement là où Tracy se fait tuer. La vue est à couper le souffle. Ironiquement, un policier à moto est venu nous dire de quitter l'endroit : on se serait crus dans le film… à ceci près que la moto était plus récente !

©2019 Fotostudio Sascha Braun. All rights reserved.

©2019 Fotostudio Sascha Braun. All rights reserved.



©2019 Fotostudio Sascha Braun. All rights reserved.

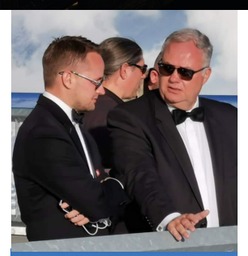
Ci-dessus :
George Lazenby pose successivement avec Saik du Halgouet, une Aston Martin DBS, l'acteur Terry Mountain et le coordinateur de cascades Vic Armstrong.

Page précédente :
La plage de Guincho, l'arène de Draco, la bijouterie Ferreira Marques et la route de la scène finale.

50E ANNIVERSAIRE
ON HER MAJESTY'S SECRET SERVICE
1969 - 2019

©2019 Fotostudio Sascha Braun. All rights reserved.

Luc Le Clech avec Richard Skillman et Martijn Mulder. Sylvana Henriques avec le réalisateur John Glen. Photo de groupe avec tous les invités d'honneur.
Photos : ©2019 Fotostudio Sascha Braun. All rights reserved.



ÉTAPE 2
LA SUISSE
Par Luc le Clech

Et hop ! D'un coup de téléphérique, me voilà, pour la cinquième fois, presque en haut du Schiltorn, plus connu pour nous sous le nom de Piz Gloria, à proximité du village de Mürren. Là où, il y a un demi-siècle, durant l'hiver 1968, Peter Hunt planta ses caméras pour tourner une grosse partie d'*Au service secret de Sa Majesté*. À peine arrivé, je tombe sur Terence Mountain, assis à la terrasse d'un café. Il fait très chaud ; il m'offre une bière du cru. « *J'ai beaucoup de chance* », me dit-il, tout excité à l'idée de retrouver des fans dont la fidélité, au fil des ans, voire des décennies, ne s'émousse pas : sa gentillesse et son accessibilité y sont pour beaucoup.

Au programme de ma première soirée, un dîner avec Tom Waldeck et rien d'autre. Longue nuit réparatrice. Le lendemain matin, samedi 1er juin, les choses s'animent un peu. Bon nombre d'invités comme John et Janine Glen, Catherine Shell, Steven Saltzman arrivent au petit déjeuner. Retrouvailles amicales… et quelques discussions qui doivent pour le moment rester top secret.

Pour tout vous avouer, je n'ai vraiment pas l'âme d'un chasseur de sites de tournage. Des tours en calèche étaient proposés avec le jeune homme (âgé aujourd'hui de soixante-dix ans…) qui conduisait à l'époque le traîneau de Bond et Tracy, mais, plutôt que de participer à ces escapades permettant de revoir des lieux du Schiltorn que je connais déjà, je préfère de beaucoup rester avec John Glen et rejoindre ensuite mes deux compères, Jean Goyette et Saik Du Halgouet, pour descendre avec eux déjeuner au village.

Samedi soir, le grand jeu. Apéritif sur la terrasse intermédiaire avant d'arriver au Schiltorn. Il fait très beau, et presque chaud malgré les 2 000 mètres d'altitude. Belle occasion pour ceux qui en possèdent un de sortir leur smoking ou leur kilt. Après un ultime tour en cabine, arrivée au sommet, à 3 000 mètres, pour la soirée proprement dite, avec reconstitution de tables de jeux, bar Bollinger, caviar et une surprise de taille : un orchestre de cinq musiciens, le « Q Band », interprète pour nous les thèmes les plus célèbres de la saga.

NEVER SAY LAZENBY AGAIN

Ah oui, Georges Lazenby… Eh bien, il est là sans être là. Ultime mission d'un acteur qui, de son propre aveu, a raté sa carrière et qui, faisant contre mauvaise fortune cœur plus mauvais encore, s'efforce avec succès de se montrer le plus désagréable possible. On m'avait prévenu la veille, lors de mon arrivée, qu'au Portugal il avait été d'une humeur de chien, peu coopératif, tenant même des propos racistes à l'égard d'une jeune mariée de couleur. C'est que, voyez-vous, Monsieur Lazenby n'est connu que de nous, les fans de 007. Il a certes tenu un rôle majeur dans cette série que nous aimons tant, mais c'est et ce sera son seul et unique titre de gloire. Aujourd'hui il se fait prier lorsqu'on l'invite, exigeant des sommes astronomiques, sans parler de la prise en charge par les organisateurs de ses frais de transport et d'hébergement.

Nous avions donc devant nous un octogénaire las, très souvent ivre, refusant de poser avec les fans ou s'arrangeant pour que les photos soient ratées, mais se montrant évidemment le plus charmant des hommes et serrant très étroitement le fan dans ses bras quand le fan se révélait être une femme, disons à fort potentiel…

Vous le savez, mes amis, je ne songe qu'à défendre notre passion, pour votre plaisir. J'avais en tête de profiter de ce voyage, prévu depuis plusieurs mois, pour négocier avec le nouvel agent de Lazenby et avec Lazenby lui-même sa venue en France pour les cinquante ans du film, ce qui aurait été une belle première. J'avais projeté de lui offrir *Le Bond* d'avril avec la carte de membre n° 69. Mais j'ai finalement tout gardé dans mon sac (et je ne vous raconte pas tout, puisque la déontologie bondienne impose que ce qui se passe au Piz reste au Piz) : je refuse d'offrir à George Lazenby l'occasion de nous bafouer et nous traiter comme il a traité l'after-Bond début 1970. Nous avons affaire à un monsieur qui, aujourd'hui, n'a que mépris pour la notoriété qui reste encore la sienne chez une poignée de fans dispersée à travers le monde. Donc, je l'affirme et je vous le confirme : moi président, jamais, plus jamais je ne l'inviterai. ■

UN GOÛT POUR LE CHAMPAGNE

« *My name is Bond, James Bond.* » Derrière ce nom, des images : belles voitures, gadgets, femmes sublimes, et aussi grands vins. Dont le champagne. Par Hugues de Maisonneuve

Le champagne, devenu le symbole universel de la fête, de la séduction, de la victoire, est avant tout un grand vin. Pour faire du champagne, on fait du vin, puis on crée des bulles dans la bouteille et on laisse se développer une complexité aromatique. C'est ce que l'on appelle la méthode traditionnelle ou « champenoise ». Les bouteilles doivent reposer un minimum de quinze mois en cave et trente-six mois pour les champagnes millésimés avant d'être commercialisées. En réalité, ces périodes sont souvent bien plus longues.

Le champagne est né, entre la fin du XVII[e] et le début du XVIII[e] siècle, de la conjonction de plusieurs facteurs : prédisposition des vins à l'effervescence, apparition d'une clientèle appréciant le produit, progrès de la technique, et enfin perspicacité des vignerons champenois et des entrepreneurs allemands (Bollinger, Krug, Mumm…) qui ont su deviner un marché.
À l'origine, la Champagne produisait des vins rouges dit tranquilles (sans effervescence). Située au carrefour de l'Europe, cette région a été le théâtre de nombreux événements qui ont contribué à développer la notoriété de ses vins. De Louis VIII (1223) à Charles X (1824), le sacre de près de vingt-cinq rois de France à Reims a permis de promouvoir ceux-ci auprès de la cour, puis des cours européennes. La Maison Ruinart, première Maison de Champagne, est créée en 1729.

C'est tout naturellement que le champagne a conquis sa place au cinéma. Parmi ses premières apparitions à l'écran, citons le film muet *Champagne* d'Alfred Hitchcock en 1928, où l'une des scènes est filmée à travers une coupe géante. Puis viennent Laurel et Hardy avec *Les Compagnons de la nouba* en 1933, Ingrid Bergman et Humphrey Bogart dans *Casablanca* en 1942, Marilyn Monroe, Grace Kelly et Cary Grant dans *La Main au collet*… et bien sûr les Bond.

Trois grands noms apparaissent dans les différents épisodes de la saga depuis sa création : Dom Pérignon, Taittinger et Bollinger. Cette présence revêt différentes formes. La présence furtive d'une bouteille ou d'un seau à champagne que souvent seuls les yeux avertis perçoivent, le champagne servi dans des soirées et cocktails souvent sans citation, et le champagne intégré au scenario lors de scènes et dialogues savoureux.

James Bond contre Dr. No (1962)
Le champagne Dom Pérignon ouvre le bal dans le premier chapitre de la saga. Dom Pérignon est la cuvée millésimée, élaborée, lors d'années exceptionnelles, par Moët & Chandon. Commercialisée à partir de 1935, en hommage au moine bénédictin Pierre Pérignon (1638-1715), Maître de chai de l'abbaye de Hautvillers qui a beaucoup œuvré pour le champagne, notamment dans l'assemblage et l'usage du bouchon en liège au lieu du morceau de bois enveloppé dans du chanvre huilé. Lors d'un dîner avec le Docteur No, Bond saisit la bouteille de champagne du seau à glace pour défendre Honey Ryder interprétée par Ursula Andress. Le Docteur No réplique : « *Ce serait dommage, c'est un Dom Pérignon 55.* » Bond alors se ravise, repose la bouteille et ajoute qu'il préfère le 53, clin d'œil à l'année de parution du premier roman de Ian Fleming.

Bons baisers de Russie (1963)
James Bond rafraîchit une bouteille de champagne Taittinger dans l'eau lors d'un pique-nique en barque en charmante compagnie. Puis, lors d'un dîner à bord de l'Orient Express, Red Grant verse discrètement de l'hydrate de chloral, un puissant somnifère, dans le verre de champagne de Tatiana Romanova. L'histoire raconte que la Maison Taittinger a peu apprécié la chose. Elle n'apparaîtra plus jamais dans un Bond.

Goldfinger (1964)
Le film marque le retour du Dom Pérignon. Bond propose à Jill Masterson d'aller chercher une nouvelle bouteille au réfrigérateur, expliquant *« qu'il y a des choses que ne se font pas, comme boire du Dom Pérignon 55 à une température supérieure à 3° ».* Ce qui est cocasse, puisque la température idéale pour servir un champagne se situe autour de 8° ou 10°…

On ne vit que deux fois (1967)
Lors d'une rencontre matinale avec Monsieur Osato, James décline dans un premier temps un verre de champagne proposé par Helga Brandt. Elle insiste : *«C'est un Dom Pérignon 59, cela ne vous séduira pas ? »* James se ravise et accepte.

Au service secret de Sa Majesté (1969)
007, interprété par George Lazenby, propose à Tracy Di Vicenzo, interprétée par Diana Rigg, un verre de Dom Pérignon 57. La même Diana Rigg qui interprète Emma Peel dans la série Chapeau melon et bottes de cuir, où le champagne coule à flots…

L'homme au pistolet d'or (1974)
C'est le retour de Dom Pérignon. Bond entre dans la chambre de M[lle] Anders avec une bouteille et deux coupes, puis lors de son arrivée sur l'île de Scaramanga, il est accueilli par Tric-Trac qui lui propose un Dom Pérignon 64, ce à quoi il répond qu'il préfère le 62 (clin d'œil à la date de sortie du premier Bond au cinéma). Scaramanga fait alors la démonstration de son habileté au tir en faisant sauter le bouchon de la bouteille.

Vivre et laisser mourir (1973)
Le premier film où apparaît la Maison Bollinger. Lors d'une rencontre à Londres en 1973, Christian Bizot, président de Bollinger, et Albert R. Broccoli, grand amateur de champagne, passent un *gentlemen's agreement* (la légende dit qu'il n'existe pas de contrat, ni de versement d'argent). Bond commande une bouteille de champagne et précise : *« du Bollinger à peine frappé ».* La Maison Bollinger a été créée en 1829 par Athanase de Villermont à Aÿ près d'Épernay. Comme il estimait que la présence de son nom sur une étiquette n'était pas appropriée, il plaça celui de deux de ses proches collaborateurs, Paul-Joseph Renaudin et Joseph Bollinger, né dans le duché de Wurtemberg (Renaudin – Bollinger & Cie). Plus tard, Joseph Bollinger épouse Louise-Charlotte de Villermont, fille d'Athanase, et la Maison prend le nom de Bollinger. La Maison qui dispose d'un Royal Warrant, estampille décernée aux seuls fournisseurs de la cour d'Angleterre, élabore de grands champagnes au style puissant, raffiné et complexe. Elle maintient certaines méthodes traditionnelles, comme la fermentation en fûts de chêne, ou la conservation de ses vins de réserve en magnums sous bouchon de liège ou encore le vieillissement prolongé de ses vins en cave pour mieux laisser s'épanouir ses vins de longue garde, notamment les cuvées « La Grande Année » et Bollinger RD (Récemment Dégorgé).

Moonraker (1979)
C'est le retour de Bollinger… pour longtemps. Bond entre dans la chambre du Docteur Goodhead qui lui propose un verre et, voyant la bouteille dans un seau, il ironise *« si c'est du 69, c'est que vous m'attendiez ».* Puis, à la fin du film, dans une ambiance d'apocalypse, Requin ouvre une bouteille de Bollinger avec les dents pour la partager avec sa jeune compagne Dolly. Les épisodes suivants laissent apparaitre à l'écran du Bollinger mais sans citations particulières.

L'espion qui m'aimait (1977)
Dom Pérignon apparaît pour la dernière fois. À la fin du film, Bond se retrouve dans l'*escape pod* avec Anya. Il sort une bouteille d'un seau. *« Dom Pérignon 52 »*, s'exclame-t-il, alors qu'Anya le menace de son arme. Le bouchon saute, l'atmosphère se détend, ce qui favorise le rapprochement…

Dangereusement vôtre (1985)
Il faut attendre ce 14[e] film pour de nouveau entendre une citation. Lors d'un déjeuner au restaurant de la Tour Eiffel, James Bond goûte un champagne et devine un *« Bollinger 75 »* sous le regard conquis de son invité qui salue en lui un fin connaisseur.

Tuer n'est pas jouer (1987)
perpétue la tradition champagne avec Bollinger. Alors qu'une femme au téléphone sur un bateau confie qu'elle souhaiterait *« rencontrer un homme, un vrai »*, Bond atterrit en parachute et partage avec elle une coupe dans la perspective de faire plus ample connaissance.

Les épisodes avec Pierce Brosnan sont dans la même veine, avec beaucoup de champagne à l'écran mais peu de citations. Le registre utilisé dans ***Le monde ne suffit pas*** (1999) est lié directement à ce que l'on appelle le placement de produits avec un gros plan d'une bouteille de Bollinger dans un seau lors d'une scène où Bond est au lit avec Elektra.

Casino Royale (2006) : 007 goûte au plaisir d'un Bollinger Grande Année 1990 lors d'un dîner avec Vesper Lynd.

Dans les épisodes suivants, Bollinger franchit une étape en développant des produits dérivés. ***Quantum of Solace*** (2008) voit l'apparition à l'écran de verres à champagne siglés Bollinger. Pour l'occasion, Bollinger a créé un objet de collection en série limitée – une balle de pistolet type Walther PPK de 65 cm contenant une bouteille de Bollinger Grande Année 1999.

Skyfall (2012) : Bollinger propose un coffret en édition limitée baptisé « Bollinger 002 for 007 ». Ce coffret contient une bouteille Bollinger Grande Année 2002, considéré comme un millésime exceptionnel.

SPECTRE (2015) : Bollinger réalise une bouteille série limitée millésimée 2009 avec un coffret isotherme permettant de conserver le champagne à température de dégustation pendant deux heures. On dit que, pensant qu'il s'agissait de son dernier épisode, Daniel Craig acheta 700 bouteilles pour les offrir aux membres de l'équipe du film. L'histoire lui a donné tort ! Pour le prochain opus, le mystère reste entier sur la présence du champagne à l'écran…

UN GOÛT POUR LE CHAMPAGNE

Et le vin dans tout ça ?

Dernièrement, le vin de Château Angélus a lui aussi célébré James Bond. L'édition ***Château Angélus 007*** est en effet un hommage à l'espion et à son nom de code.

Présentée dans un coffret réalisé en noyer et en cuir, à l'image des boîtes à cigares ou des tableaux de bord des voitures de luxe chères à James Bond, cette édition contient un magnum de ***Château Angélus 2007*** numéroté à la main. La collaboration entre 007 et Angélus a débuté en 2006 avec *Casino Royale* et s'est poursuivie plus récemment avec *SPECTRE* en 2015.

Il ne s'agit pas d'un simple placement de produit : les familles De Bouärd (propriétaire du domaine) et Broccoli sont très liées et ont donc décidé, en hommage à la série, de réaliser cette édition luxueuse. Le prix public de ce somptueux coffret est fixé à 6007 €. Pour la petite histoire, le numéro 007 a été vendu aux enchères…

JAMES BOND CASE FILES

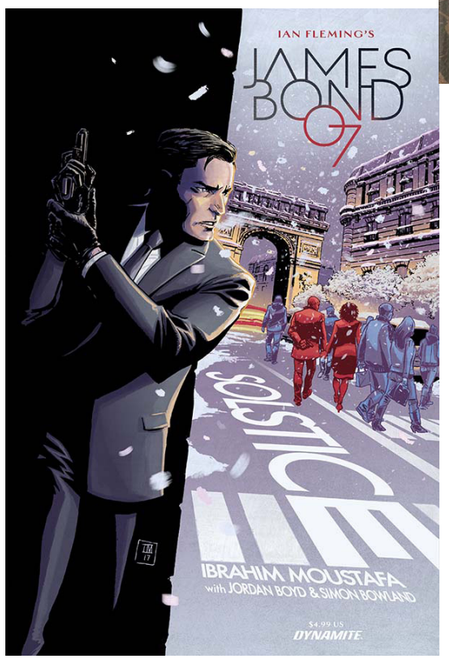
Nos héros ont-ils une vie après que les lumières de leur bureau se sont éteintes ? À cette question que vous ne vous posez pas, le recueil *James Bond Case Files* apporte des réponses. Pénétrons gaillardement dans les alcôves de leur vie privée !

Par Valéry Der Sarkissian

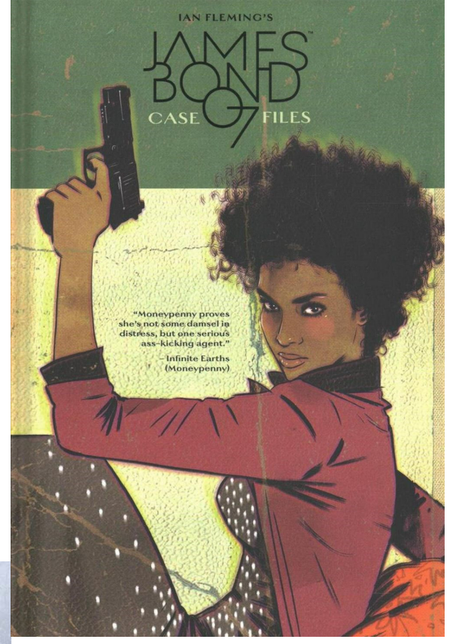
L'es marchands du Temple, pardon les éditions américaines Dynamite, ont décidé courant 2017, pour des raisons hautement artistiques, de décliner *ad nauseam* les aventures de nos personnages préférés sous le format « bandes dessinées ». Après les feuilletons daubesques que sont *Vargr* (2016) ou *Eidolon* (2017), on opta pour la publication de courtes histoires mettant en scène l'agent 007. Il y eut *Service* en mai 2017, puis *Solstice* en novembre 2017. Mais cela ne suffisait pas. Un stagiaire dynamique suggéra d'étoffer l'offre en proposant des aventures d'autres personnages. Miss Moneypenny fut alors mise à l'honneur dans *Moneypenny* en avril 2017, puis en février 2018 M dans M, car chez Dynamite on apprécie les choses simples. Dès lors, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? À quand les péripéties de Bill Tanner, les tribulations de Q ou les pérégrinations de May, la gouvernante de 007, armée de son balai et de sa serpillière ? Bientôt, n'en doutons pas.

Chaque récit compte une trentaine de planches scénarisées et illustrées par des artistes différents. *James Bond Case Files* les réunit en recueil. Chaque histoire permet de découvrir une facette d'un personnage que nous ignorions et dont nous nous moquions peut-être. Néanmoins, nous les gogos, pardon, nous les fans savons ne pas faire la fine bouche et, en période de disette bondienne, nous contenter de peu.

Revue de détails. Le premier récit, *Service* donc, est né sous le clavier de Kieron Gillen et dans la tablette à dessin d'Antonio Fuso. Alors que les causes de frictions entre l'Angleterre et les États-Unis deviennent de plus en plus nombreuses, le Secrétaire d'État aux Affaires étrangères américain se rend en visite officielle à Londres. Les services secrets britanniques soupçonnent un projet d'attentat contre lui que James Bond entreprend de déjouer. 36 planches. En 36 planches, Gillen réussit



le tour de force de raconter une aventure bondienne en accomplissant quasiment toutes les figures imposées : un méchant qui sort de l'ordinaire, de l'aventure, des gadgets, de la torture, des bons mots… le gaillard frôle la perfection. Ne manquent que le dépaysement, l'action se déroulant uniquement en Angleterre, et la touche d'érotisme de bon aloi - la Bond girl est ici aux abonnés absents. Il eût été bien naïf d'imaginer un dessinateur d'exception pour illustrer le récit. Nous avons ici Antonio Fuso : l'aspect figé de ses personnages et l'emploi régulier du copié-collé pour les décors ou les physionomies ôtent tout dynamisme à l'histoire. Petite bizarrerie est à signaler : Scotland Yard est ici représenté par un agent nommé Valence, comme le chef-lieu du département de la Drôme, alors que dans les ouvrages d'Ian Fleming, il s'agit de Vallance.



Vient ensuite *Moneypenny*, scénarisé par Jody Houser et mis en image par Jacob Edgar. Là, niveau vie privée, nous sommes gâtés. Nous découvrons la jeune Moneypenny en train de regarder la télévision au pied d'un canapé en compagnie de ses parents, puis nous la retrouvons à l'école en train de manger un casse-dalle à l'heure du déjeuner, car ses parents ne peuvent pas lui payer la cantoche, enfin nous pouvons l'apercevoir en train de se laver les mains dans les sanitaires de l'établissement, car Moneypenny, qu'on se le dise, n'est pas une souillonne. Bref, l'Aventure hygiénique avec un grand A, la Biographie romancée avec un grand B, et je passe les vingt-quatre autres lettres de l'alphabet. Les illustrations sont à l'image du récit : sobres et très rose bonbon, avec une touche de culture pop des années soixante. Une histoire à réserver aux fans des Spice Girls, d'autant plus que des planches entières sont dépourvues du moindre dialogue.

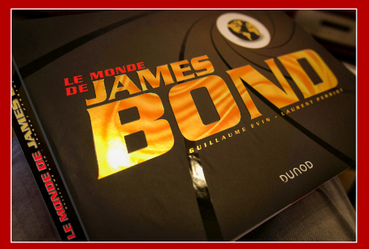
La troisième histoire, *Solstice*, est scénarisée et illustrée par Ibrahim Moustafa. Deux oreilles mais double casquette, plus fort que Van Damme à sa glorieuse époque. Tout comme celui de Service, le scénario de *Solstice* fait mouche. Moustafa lorgne sur les nouvelles de Fleming, entre *Quantum of Solace* et *Risico*, pour un résultat intéressant. Les fêtes de la Nativité approchent et 007 est convoqué dans le bureau de M. Il s'avère que la fille de M est amoureuse. D'un homme. Bon. Étranger. Ah. Russe. Houlà ! Ancien membre des services secrets. N'en jetez plus ! M est convaincu que ce freluquet souhaite le faire chanter par l'intermédiaire de sa fille. Il demande à 007 de mettre le holà à cette affaire. Service personnel. Et voilà Bond parti fêter Noël à Paris. Le coup de crayon de Moustafa, assez sobre et plutôt élégant, met en valeur un scénario joliment peaufiné. Des rebondissements bienvenus émaillent l'aventure, le rythme est allègre, le style bondien bien présent, d'autant plus que Moustafa fait intervenir des personnages récurrents (M, Moneypenny et le major Boothroyd, notre compatriote René Mathis, toujours prompt à donner un coup de main à 007). Le coloriste, Jordan Boyd, est au diapason. Il use de couleurs chaudes et hivernales qui contribuent à la création d'une atmosphère proche de celle distillée dans les premiers récits de Fleming. Moustafa prend bien soin de présenter une aventure se déroulant en 2017, tout en parvenant avec un certain brio à évoquer les années cinquante. Les relations de 007 avec M sont ici mises en avant - relations extraprofessionnelles empreintes de respect, sans basculer dans le gnangnan et le convenu des échanges entre M et Moneypenny de l'histoire précédente.

Dernier récit : *M*. Ou plutôt M. le Maudit ? Via le scénariste Declan Shalvey et le dessinateur Paul Jason Holden, nous apprenons que M a guerroyé en Irlande du Nord. Son ancien chef, un moustachu déplumé qui a pour nom Sammy (ses parents devaient être fans de Scooby Doo) n'était pas gentil avec lui et l'a conduit à faire des choses pas jolies-jolies. D'où ressentiment, tragédies et expiation au cours de ce week-end où M retourne sur les traces de son passé. Quel rapport avec l'amiral Miles Messervy, le seul et unique M créé par Fleming ? Aucun. Et découvre-t-on au moins James Bond au détour d'une vignette, en guise de clin d'œil ? Même pas. Quel est l'intérêt d'une telle histoire, alors ? L'intérêt (pour ses auteurs), c'est qu'elle a été pondue pour nous extorquer nos beaux euros et les convertir en vilains dollars. Comme tout recueil, *James Bond Case Files* s'avère bancal. Il y a du bon, voire du très bon, mais aussi de l'inutile et du superflu. Les fans ne seront pas déçus par *Service* et *Solstice*, qui sont cent coudées au-dessus des premières daubes que nous ont proposées les éditions Dynamite. Quant à *Moneypenny* et *M*, leur lecture est à prescrire à tous ceux qui souffrent d'insomnie. ■

James Bond will return in James Bond: Origins

JAMES BOND CASE FILES (2018) : scénarisé et illustré par un collectif d'auteurs et de dessinateurs, est publié en anglais par les éditions Dynamite. 152 pages. Environ 10,40 euros.

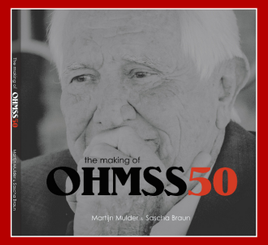
LE MONDE DE JAMES BOND



Nos amis Guillaume Evin et Laurent Perriot sont en train de mettre la touche finale à un nouveau livre de référence !

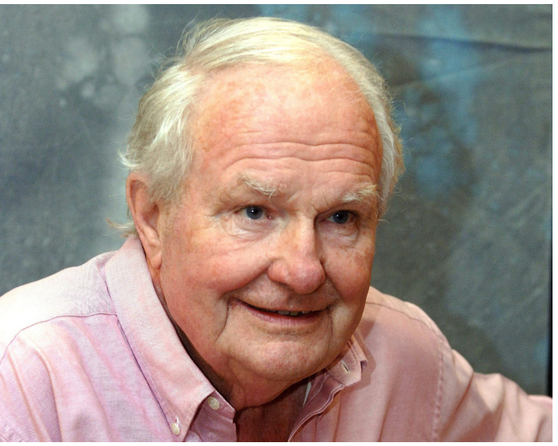
Le Monde de James Bond, **qui sortira en novembre prochain chez Dunod, se propose de présenter de façon exhaustive les destinations parcourues par 007. Ce tour du monde au fil des aventures de l'espion britannique combinera découverte des lieux de tournage, anecdotes et analyse des films.**

MAKING OF DES 50 ANS DE OHMSS



Écrit par Martijn Mulder avec des photos de Sascha Braun, ce livre de 120 pages retrace les célébrations du cinquantième anniversaire de la sortie d'*Au service secret de Sa Majesté* **(voir notre reportage page 10).** **25 euros hors frais de port / Commande sur : www.onthetracksof007.com/the-making-of-ohmss50**

SHANE RIMMER
LE CANADIEN QUI JOUAIT LES AMÉRICAINS CHEZ LES ANGLAIS



Pour célébrer ses vingt ans, qui coïncidaient avec les quarante ans de *L'espion qui m'aimait*, le Club avait accueilli trois invités : deux Bond girls, Valerie Leon et Caroline Munro, et un homme, Shane Rimmer, qui avait derrière lui soixante ans de carrière. Shane Rimmer nous a hélas quittés en mars dernier. La publication de cette interview est notre manière de lui rendre hommage et de dire à son épouse Sheila que nous pensons à elle. Shane avait visiblement pris un grand plaisir à partager avec nous ses souvenirs des plateaux de cinéma (*Thunderbirds, Bond, Star Wars, Dr. Folamour...*). Nous avions pris autant de plaisir à l'écouter. Et nous espérons que vous en aurez autant à lire les pages qui suivent.

Propos recueillis par Philippe Lombard et Éric Saussine, et traduits de l'anglais par Pierre Rodiac, Yvain Bon, Vincent Côte et Éric Saussine.

VOUS ÊTES CANADIEN ET VOUS ÊTES VENU TRAVAILLER EN GRANDE-BRETAGNE... POUR INTERPRÉTER DES RÔLES D'AMÉRICAINS !

Je suis canadien - enfin, je l'étais… il y a longtemps ! Quand j'ai traversé l'océan, au siècle dernier, il y avait beaucoup de films en Angleterre avec des rôles d'Américains. Or, il n'y avait pas beaucoup d'acteurs américains ou d'Amérique du Nord en Angleterre à ce moment-là, et la plupart des rôles américains étaient joués par des Anglais. Il est très difficile de passer d'une langue dans laquelle on est à l'aise à une autre langue, avec des expressions différentes. Il ne s'écoulait pas une semaine sans que la télévision ou le cinéma britannique, qui tournaient alors à plein régime, me proposent un rôle, mais je dois cependant préciser que j'étais entouré d'excellents acteurs britanniques qui savaient prendre l'accent américain de façon étonnamment convaincante. Car les comédiens britanniques, qui viennent presque tous du théâtre, sont capables d'accomplir avec leur voix des choses incroyables. Travailler avec eux, c'est retourner à l'école : ils vous enseignent la décontraction et l'assurance… et, pour tout dire, votre métier de comédien !

AVEZ-VOUS DÛ VOUS-MÊME TRAVAILLER VOTRE ACCENT ?

Non. J'ai un accent épouvantable ! Mais il est très difficile de faire la différence entre l'accent américain et l'accent canadien. On peut distinguer l'accent de la côte Est de celui de la côte Ouest, mais à la frontière entre les États-Unis et le Canada, l'accent est le même des deux côtés.

VOUS AVEZ JOUÉ DANS *SUPERMAN, STAR WARS, BATMAN...* POURQUOI TANT DE FILMS FANTASTIQUES ?

Ce n'est pas le genre qui conditionne mes choix, c'est le réalisateur. Certes, tous les réalisateurs avec qui j'ai tourné avaient des qualités... parce que mettre en scène un film nécessite un investissement de tous les instants. Je ne vais pas vous raconter qu'on s'amusait avec tous les réalisateurs, mais on savait aussi que si on faisait correctement son travail, tout irait bien. Cela dit, il y a ceux qui savent vous mettre à l'aise, qui vous encouragent, et ceux qui vous rendent nerveux. J'ai connu les deux espèces. Mon préféré reste Lewis Gilbert, l'un des principaux réalisateurs de la série des Bond. Il savait comme personne vous faire accoucher sans douleur. Il ne demandait pas trop, mais il avait un don : il vous aidait à sortir le meilleur de vous-même à l'intérieur de votre rôle. Et quand vous avez à la fois Roger Moore et Lewis Gilbert dans le même film, vous avez un double privilège. Quand, en plus, le scénario était celui de *L'espion qui m'aimait*, autrement dit un scénario excellent, à la limite de la *fantasy*, Bond pouvait réaliser des choses extraordinaires que personne n'avait jamais faites dans la réalité. Une fois le ton trouvé, réalisateur et comédien pouvaient mettre à profit leur complicité pour faire absolument tout ce qu'ils voulaient.

QUELS SONT VOS SOUVENIRS DES DÉCORS DE *L'ESPION QUI M'AIMAIT* ?

Les décors étaient monstrueux. Tout le monde est resté pantois en les découvrant. Ken Adam avait travaillé dans le plus grand secret. C'était le meilleur, il pouvait tout faire. Les producteurs des Bond avaient l'art de trouver des gens qui pouvaient tout faire. Les sous-marins

"Quand vous devez donner la réplique à des comédiens chevronnés, il vaut mieux ne pas avoir l'air d'un type qu'on vient juste de trouver dans la rue !"

faisaient la moitié de la taille d'un sous-marin réel, ce qui est déjà colossal ! Cela dit, ils étaient nettement plus étroits à l'intérieur que vus de l'extérieur. On se cognait dans les coins.
Le film a battu des records partout dans le monde. Quand nous sommes allés à Tokyo pour en assurer la promotion, il était projeté dans trois salles en même temps. Vous ne pouviez pas vous promener dans la rue sans voir une affiche de James Bond. D'une certaine manière, les Bond ont mis le feu au monde cinématographique.

VOUS AVEZ DIT QU'IL ÉTAIT FACILE DE TRAVAILLER AVEC LEWIS GILBERT. IL A ÉTÉ LE PREMIER À VOUS INTRODUIRE DANS L'UNIVERS DE JAMES BOND. COMMENT EN ÊTES-VOUS ARRIVÉ LÀ ?

Le hasard ! Il y avait déjà un certain nombre de comédiens avec des voix nord-américaines quand je suis arrivé au Royaume-Uni, et il m'a quand même fallu plus de dix ans pour finalement atterrir dans un Bond. Les producteurs étaient très prudents, et examinaient de près votre filmographie avant de vous déclarer bon pour le service dans l'univers très anglais des Bond. J'ai joué dans trois épisodes, ce qui est assez inhabituel, car la politique était d'avoir pour chaque film des visages différents. J'ai eu de la chance… *L'espion qui m'aimait* était une énorme production, avec de grands acteurs, mais, comme je l'ai dit, Lewis Gilbert n'avait pas son pareil pour vous tranquilliser et pour vous faire sortir le meilleur de vous-même.

PENSEZ-VOUS QUE VOUS AVEZ ÉTÉ SÉLECTIONNÉ POUR *L'ESPION* PARCE QUE VOUS AVIEZ « FAIT VOS PREUVES » DANS LES DEUX PRÉCÉDENTS BOND ?

Oui et non, parce que, chaque fois, producteurs ou réalisateurs considéraient, certes, ce que vous aviez fait jusque-là, mais aussi ce que vous pouviez donner dans le rôle à interpréter. Ils regardaient les films que vous aviez déjà faits, mais ils écoutaient aussi votre voix, ils étudiaient la manière dont vous étiez capable de passer d'un rôle à l'autre... J'ai eu de la chance, mais mon sort a finalement été celui de bien d'autres comédiens : les producteurs ont tout simplement su tirer d'eux ce dont ils avaient besoin pour un rôle.

TOURNER AVEC SEAN CONNERY, C'ÉTAIT...

…effrayant ! Mais je suis content que les choses se soient passées dans l'ordre où elles se sont passées. Roger était toujours dans les parages à faire des pitreries, ce qui vous détend parfois un peu trop. Connery, lui, était très sérieux. Et, qu'on le veuille ou non, c'est lui qui a imposé l'image de Bond sur le grand écran. C'est lui qui a fait que tous les spectateurs étaient enthousiasmés quand ils sortaient du cinéma après avoir vu un Bond. Il savait sans en faire des tonnes affirmer une mâle assurance. Physiquement, il pouvait tout faire – tout ce qu'on lui demandait de faire.

VOUS ÉTIEZ INTIMIDÉ ?

Non... enfin, si ! Et heureusement que j'avais un petit rôle pour commencer, car un rôle plus important n'aurait pas supporté la moindre erreur. Connery n'avait pas eu beaucoup d'expérience en tant qu'acteur - il avait été danseur, mais j'ai du mal à l'imaginer en train de danser

sur une scène, mais il s'est emparé du rôle avec un naturel et une autorité extraordinaires.

VOUS AVIEZ AUPARAVANT TOURNÉ AVEC STANLEY KUBRICK DANS *DR. FOLAMOUR*...

C'était une expérience fantastique. Kubrick terrorisait tout le monde à Hollywood. Il rapportait beaucoup d'argent, mais personne ne savait jamais ce qu'il allait faire. Et quand il est devenu indépendant, tout pouvait arriver. Mais il connaissait bien les comédiens et il savait communiquer avec eux, et tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient lui offrir. En fait, il y a dans l'ensemble très peu de réalisateurs avec qui il est compliqué de travailler. S'ils vous guident comme il convient, tout le monde s'y retrouve.

Kubrick avait précédemment travaillé comme photographe pour *Look Magazine* aux États-Unis et on l'avait surnommé *l'homme-appareil photo*. Il cernait les choses en un clin d'œil ; il savait tout de suite ce dont il avait besoin pour la photo. Et il savait aussi comment obtenir ce dont il avait besoin. C'était donc aussi, pour ses films, un très bon directeur de la photographie.

FAISAIT-IL BEAUCOUP DE PRISES ?

Oui, mais vous pouviez très facilement discuter avec lui. On était évidemment très impressionné quand on se trouvait face à lui - sa réputation le précédait : c'était l'homme avec qui tout le monde voulait travailler. Mais il se comportait comme un homme très normal. Il savait ce qu'il voulait pour chaque rôle, petit ou grand, et savait se faire comprendre avec des mots simples. Il avait d'emblée clairement expliqué ce qu'il voulait aux quatre Canadiens - parmi lesquels James Earl Jones, la voix de Dark Vador dans les premiers *Star Wars* - qui allaient incarner ses personnages.

QUELS SONT VOS SOUVENIRS DU TOURNAGE ?

Nous sommes restés près de treize semaines dans un bombardier. C'est long ! Je ne savais même plus qui j'étais. Nous étions coincés là, dans cette immense réplique d'avion, et Peter Sellers ne nous simplifiait pas la tâche. C'était un acteur brillant, mais il avait cette fragilité qui faisait que si une chose ne se passait pas exactement comme il l'avait prévu, il quittait le plateau : *« À demain. En espérant que ça ira mieux. »* À la fin du tournage, il est allé en Suisse rejoindre une espèce de gourou afin de retrouver confiance en lui et équilibre. Et il jouait quatre rôles dans ce film ! Mais il était bon. Et nous avons tous pensé que nous avions eu beaucoup de chance de travailler avec lui. Je me demande s'il n'est pas mort parce que tous les projets qu'il avait en tête se bousculaient. Je crois que, d'une certaine manière, il s'est écroulé. Et c'est dommage, car Dieu sait ce qu'il aurait pu accomplir !

QUEL EST, DANS TOUTE VOTRE CARRIÈRE, LE FILM QUI VOUS A APPORTÉ LE PLUS DE SATISFACTION ?

Il y avait un producteur à Londres nommé John Dark. Un homme exceptionnel. Il a produit une sorte de film fantastique, et c'est le film qui me laisse le souvenir le plus précis, *The People That Time Forgot* (*Le Continent oublié*). Avec le réalisateur Kevin Connor, il formait un duo. Ils ont dû faire huit ou neuf films du même genre – une espèce de série. Eh bien, c'est dans *The People* que j'ai tué mon premier ptérodactyle - vous savez, ce grand dinosaure qui vole… (Shane Rimmer mime le ptérodactyle).

AVEZ-VOUS D'EMBLÉE SENTI QUE *STAR WARS* ALLAIT DEVENIR LE PHÉNOMÈNE QU'IL EST DEVENU ?

Oh oui… (il sourit). Il y avait deux équipes qui tournaient en même temps : une équipe pour les scènes de combat, violentes, et l'autre, sur un autre plateau, pour les scènes principales, avec Harrison Ford et les autres. Sans que jamais l'une interfère avec l'autre. Il y avait tellement à faire ! On n'avait pas le temps de souffler entre deux scènes. J'ai tourné avec le petit homme, le nain… quel était son nom déjà ?

KENNY BAKER ? [QUI JOUE R2D2, NDLR]

Oui. Je devais le hisser dans le cockpit d'un vaisseau avant qu'une attaque ne soit lancée. Il était haut comme trois pommes, mais cela a pris une journée et demie. Une journée et demie ! À la fin le réalisateur est venu et nous a dit : *« Mais vous vous rendez compte qu'une guerre est en train d'avoir lieu ? Vous ne vous sentez pas un peu ridicules ? »* Mais tout s'est déroulé parfaitement. La mécanique était bien huilée. Harrison Ford, exactement comme Roger Moore, ne jouait pas du tout les divas. Mais il valait mieux vérifier qu'il n'était pas derrière vous ! (rires) Quand j'y repense, je me dis que c'est le plus grand film dans lequel j'ai tourné, mais ce fut un vrai bonheur.

ROGER MOORE AVAIT LA RÉPUTATION D'ÊTRE SUR UN PLATEAU LE ROI DES FARCEURS : AVEZ-VOUS ÉTÉ L'UNE DE SES VICTIMES ?

Oui. Quel que soit votre degré de décontraction, vous êtes toujours un peu tendu à l'idée des répliques que vous allez devoir prononcer... Mais c'est dans ces moments-là que Roger débarquait derrière vous et se mettait à chanter, comme un pied, des airs d'opéra... Ou alors il commençait à faire un striptease dans un coin du plateau. Comment pouvez-vous jouer sérieusement dans ces conditions ?

QUEL EST SELON VOUS VOTRE PLUS HAUT FAIT D'ARMES DANS VOTRE CARRIÈRE D'ACTEUR ?

Au début, j'étais célèbre pour avoir été la voix de Scott Tracy dans la série *Thunderbirds - Les Sentinelles de l'air*, créée par le génie Gerry Anderson. C'est incroyable, mais on reconnaît encore ma voix aujourd'hui. Il est vrai que c'était une série exceptionnelle. Gerry Anderson était le contraire du producteur classique qui vous tranquillise. Il était capable d'entendre une voix et de l'associer immédiatement à un rôle. Ayant entendu ma voix sur un personnage que j'avais interprété pour la BBC, il avait aussitôt décrété : *« C'est Scott Tracy. »* Mais il n'était pas très chaleureux. Il était un peu collet-monté. D'ailleurs, il a voulu me virer deux fois : sur *Thunderbirds* et sur *Dick Spanner*, une autre série d'animation image par image. L'équipe caméra a dit : *« S'il part, on part. »* Incroyable, non ? Mais avec le temps passé sur ces séries, je m'étais fait de très bons amis dans cette équipe.

MAIS VOUS AVEZ EU UN VRAI RÔLE DANS *COSMOS 1999*. GERRY ANDERSON CONTINUAIT DONC DE VOUS ENGAGER...

Oui, régulièrement… quand il était de bonne humeur. Alors tout était possible. Ce fut un régal de travailler avec ce groupe, composé en majorité de jeunes gens... dont Derek Meddings qui était le superviseur des effets visuels. C'était un cador. Il formait tous ces jeunes qui sortaient de l'école et faisait d'eux des pros.

ON DIRAIT QUE VOUS PARLEZ DE VOTRE CARRIÈRE AU PASSÉ...

Je trouve que tout devient difficile. Quand vous devez donner la réplique à des comédiens chevronnés, il vaut mieux ne pas avoir l'air d'un type qu'on vient juste de trouver dans la rue ! ■

Page 19 : Shane Rimmer, voix de Scott Tracy dans *Les sentinelles de l'air*. En 1970 dans *Alerte dans l'espace*, avant de retrouver Sean Connery dans *Les diamants sont éternels*, ici avec Jimmy Dean.

Page 20 : Avec Roger Moore dans *L'espion qui m'aimait*. Ci-dessous dans *Star Wars* et *Out of Africa*.

LA PETITE MUSIQUE DE *LICENCE TO KILL*

Par ses lieux de tournage, *Permis de tuer* est un épisode très américain. Par sa musique aussi, avec le choix du compositeur Michael Kamen et la participation des chanteuses de Soul et Rhythm 'n' Blues Gladys Knight et Patti LaBelle.

Par François Justamand

La fin des années quatre-vingt marque un tournant dans la façon de concevoir les musiques de films. Pour attirer un jeune public, on introduit des chansons interprétées par des artistes en vogue. Alors que, jusqu'à *Tuer n'est pas jouer*, ce sont encore les compositeurs et les producteurs qui choisissent les chanteurs pour le générique, les choses changent au moment du tournage de *Permis de tuer*, qui s'appelle encore à ce stade *License Revoked* (écrit avec un 's', à l'américaine). C'est désormais le département marketing de MGM-UA qui prend le contrôle des opérations. Il fait appel à Joel Sill pour superviser la musique du nouveau Bond.

Le nom de John Barry est logiquement évoqué, mais le compositeur britannique est malade. Il faut donc lui trouver un successeur. Sill part à Key West, en Floride, où le tournage a commencé, pour rencontrer les producteurs. Il suggère le nom de l'Américain Michael Kamen pour composer la bande originale. Kamen l'a fortement impressionné avec ses scores pour *L'Arme fatale* et *Die Hard*. Proche du milieu pop-rock – il a travaillé avec Pink Floyd, Queen et Eric Clapton –, le compositeur est flatté par la proposition. Il a lu la plupart des romans de Fleming mais n'a pas vu tous les films de 007. Il rencontre Cubby Broccoli et se lie d'amitié avec Timothy Dalton. Ce dernier assiste même à des sessions d'enregistrement de la B.O.

En février 1989, Kamen propose un thème et fait appel, une fois de plus, à son ami Eric Clapton pour qu'il participe à l'enregistrement d'un spot TV qui annoncerait le film. D'après Sill, le résultat est désastreux et cet enregistrement ne sera jamais diffusé. Cependant, Kamen espère encore que son thème va devenir celui de la chanson du générique, comme cela s'est passé pour ses prédécesseurs. Pour les paroles, il fait appel à l'Écossais B.A. Robertson. Mais l'affaire tourne court. Des années plus tard, Kamen avouera : *« Mon travail n'a pas été pris au sérieux. Je suis déçu de ne pas avoir été capable d'écrire une chanson pour Bond. »*

Alors que la chanson du générique de début est toujours en discussion, Sill songe déjà à celle du générique final, qu'il souhaite proposer au groupe Eurythmics. Broccoli est très favorable à cette idée. Cependant, Annie Lennox (la chanteuse du groupe) renonce au projet du fait de scènes trop violentes contenues dans le film, notamment celle de la torture avec le requin. Sill demande alors à MCA Records d'autoriser deux de ses chanteuses favorites, Gladys Knight (ancienne égérie de la Motown avec son groupe The Pips) et Patti LaBelle (interprète, en 1984, des chansons du *Flic de Beverly Hills*), à enregistrer les thèmes principaux. Les contrats établis, il engage deux auteurs-compositeurs importants : Narada Michael Walden (pour *Licence to Kill)* et Diane Warren (pour *If You Asked Me To*). Une fois l'écriture terminée, avec l'aide de ses collaborateurs Walter Afanassief et Jeffrey Cohen, Walden s'envole pour Las Vegas, où réside Gladys Knight, afin d'enregistrer une maquette. Des années plus tard, Miss Knight devait déclarer que, détestant la violence, elle n'accepterait probablement plus d'interpréter une chanson intitulée *Licence to Kill*.

Il est intéressant de noter que Narada Michael Walden a dû écrire le titre principal sans avoir lu un script ou vu des extraits du film. Plus favorisée, Diane Warren a visionné le film juste après le tournage. Elle s'est inspirée des dialogues de la scène du baiser entre Bond et Pam sur le hors-bord et de celle de la piscine à la fin du film. Dans la première, Bond demande à Pam : *« Why don't you wait until you're asked ? »* (en VF : *« Vous pourriez au moins attendre qu'on vous le demande ! »*) et Pam lui répond : *« So why don't you ask me? »* (en VF : *« Alors pourquoi ne le demandez-vous pas ? »*). Dans la scène finale, les rôles sont inversés. Warren se souvient qu'elle a rencontré Patti LaBelle lors du mariage d'une amie commune. Elle lui avait apporté une cassette audio de la mélodie de la chanson, qu'elles ont écoutée une centaine de fois dans sa voiture… et elles ont fini par louper la cérémonie !

Privé des deux chansons principales, Kamen n'est pas pour autant sans travail : il s'attelle à la composition des soixante-quinze minutes de musique du film. Il préférerait ne pas enregistrer aux studios CTS à Londres, mais on ne lui demande pas son avis ! L'enregistrement se déroule en avril 1989 durant une semaine. Kamen dirige les soixante-dix musiciens du National Philarmonic Orchestra, parmi lesquels le vétéran Vic Flick pour jouer le *James Bond Theme* à la guitare électrique. Sur l'album ne figurent qu'environ vingt-cinq minutes du travail de Kamen, agrémentées de deux chansons sans grand intérêt et qui ne lui sont pas dues : *Wedding Party* (pour la scène de la fête après le mariage de Félix) et *Dirty Love* (scène du bar). ■

Page 22 :
Michael Kamen (1948-2003). En médaillon, Patti LaBelle et Gladys Knight.
Page 23 :
de gauche à droite : Gladys Knight et Narada Michael Walden, Diane Warren et le single de la chanson *Licence to Kill*.

Le saviez-vous ?

Les premières notes de *Licence to Kill* sont identiques à celles de la chanson *Goldfinger* ; pourtant, les crédits ne citent que Walden, Afanasieff et Cohen. Une action en justice donna raison à John Barry, Leslie Bricusse et Anthony Newley qui devinrent ainsi co-compositeurs. *« Nous avons dû concéder une belle part de nos royalties ! »* a raconté, dépité, Narada Michael Walden.

Le vidéoclip de *Licence to Kill* par Gladys Knight (vêtue d'un smoking) est réalisé par Daniel Kleinman, qui allait succéder à Maurice Binder dans la conception des génériques à partir de *GoldenEye*.

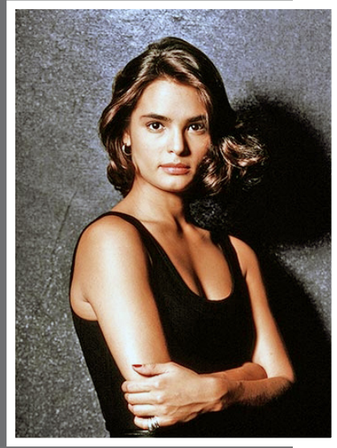
La chanson *Licence to Kill* s'est classée 6e dans les charts britanniques le 10 juin 1989 ; l'album du film occupait la 17e position le 15 juillet de la même année.

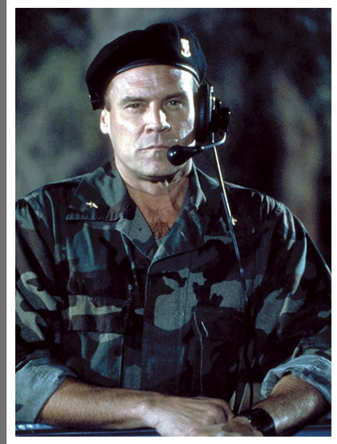
If You Asked Me To atteint la 79e position au hit-parade américain. C'est le premier single de l'album *Be Yourself* de Patti LaBelle. Reprise par Céline Dion en 1992, cette chanson allait devenir un tube.

Source :
The Music of James Bond de Jon Burlingame,
Oxford University Press, 2012.

L'EMPIRE DE SANCHEZ

Les Bond ne s'attardent jamais longtemps à un endroit. 007 arrive, échange quelques répliques et quelques coups de feu, et s'envole vers sa prochaine destination. Ce n'est pas le cas de *Permis de Tuer* qui prend tout son temps dans la séquence d'Isthmus. Derrière ses allures de *Miami Vice*, John Glen développe minutieusement une intrigue où la mise en scène nous fait comprendre la force de Sanchez. Par Yvain Bon





ISTHMUS, NID D'ESPIONS

Bienvenue à Isthmus City ! Après une heure d'aventures à la recherche des aggresseurs de Felix, Bond retrouve la trace de Franz Sanchez dans capitale de ce pays fictif d'Amérique latine, ressemblant drôlement au Mexique.

Jusqu'ici, Sanchez nous a été présenté comme un criminel avec un efficace réseau de vendeurs de drogue. C'est ce moment que *Permis de tuer* choisit pour rendre la vendetta de Bond plus compliquée. Dans une séquence qui se passe essentiellement en intérieur, les scénaristes Michael G. Wilson et Richard Maibaum utilisent le casino de Isthmus pour étoffer l'intrigue, en introduisant de nouveaux personnages, et en montrant la force de l'empire de la drogue construit par Sanchez.

Ils font aussi monter la tension de l'intrigue en plaçant d'autres personnages sur la route menant Bond à Sanchez : Lupe Lamora, la maitresse de Franz, est de retour sans que l'on sache bien quel rôle elle joue, Bond se heurte aussi à la garde rapprochée de Sanchez, plus efficace que les trafiquants du Wavekrest. Et les espions chinois circulant autour de Sanchez viennent renforcer la complexité de l'intrigue. En même temps, Bond gagne des alliés avec Q, Pam et Lupe : un affrontement entre deux camps se prépare à Isthmus.

Les scénaristes Michael G. Wilson et Richard Maibaum utilisent le casino d'Isthmus pour étoffer l'intrigue et introduire de nouveaux personnages.

LE SALAIRE DE LA PEUR

En même temps que Bond s'infiltre, il découvre la force de l'organisation de Sanchez qui ne se limite pas qu'à introduire de la drogue en Amérique. Au fur et à mesure que Bond se rapproche de sa cible, on voit Sanchez étendre son pouvoir : il surveille les tables de son casino, fixe les prix de la cocaïne via la télévision, achète le Président Lopez, tandis que son bras droit Heller gère son service de sécurité, et que son réseau criminel s'étend avec les clients chinois. Quand Bond arrive enfin face à Sanchez, on a déjà compris qu'il dirige un pays entier depuis le bureau où il reçoit 007 : cela rend son face à face d'autant plus tendu.

FENÊTRE SUR CASINO

L'autre force de cette séquence vient de son montage en parallèle : en même temps que Bond prépare son plan pour assassiner Sanchez, on assiste à la visite guidée de son organisation proposée aux investisseurs et trafiquants chinois. Concentré sur sa vengeance, il ne prête pas attention aux affaires de Sanchez. Mais tandis que Bond descend la façade du casino et positionne ses gadgets explosifs, le spectateur apprend le plan du méchant, à travers ses négociations pour vendre sa drogue en Asie.

Le point d'orgue de la séquence arrive lorsque Bond, armé de son appareil-photo *sniper* observe la façade du casino d'Isthmus. Au moment où 007 pense être enfin arrivé à son règlement de compte avec Sanchez, l'intrigue se complexifie soudainement : dans la pièce adjaçente, James surprend une nouvelle intrigue avec Pam le trahissant pour rencontrer Heller. Derrière lui, les autres espions de Hong Kong lui tombent dessus en mode ninja et l'empêchent d'atteindre sa cible.

Au moment où se termine cette séquence, on se rend compte que la vengeance de Bond a sous-estimé l'intrigue où il a mis les pieds en ne faisant pas attention à la sphère d'influence de Sanchez. Mais ces scènes n'ont pas été inutiles : en découvrant l'empire de Sanchez, John Glen prépare la seconde partie du film où Bond va détruire de l'intérieur l'organisation, en éliminant tous ses alliés et ses ressources jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'eux deux. ■

007 A VIEW TO A SCENE

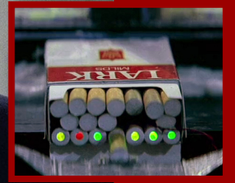
Dans cette séquence de *Permis de tuer*, toute l'intrigue du film se joue dans cette infiltration riche en personnages et en tensions.

CRÉDIT ILLIMITÉ ? La scène du casino marque les retrouvailles entre Bond et Lupe après s'être croisé à deux reprises. Est-ce le début d'une alliance, ou la maîtresse de Franz va-t-elle exposer Bond à son cruel amant ?

ISTHMUS, NID D'ESPIONS. L'infiltration de Bond débute au rez-de-chaussée du casino, pendant que Sanchez à l'étage dirige son empire. Une tâche plus complexe qu'elle n'en a l'air, 007 ne se rendant pas compte qu'il est surveillé par d'autres agents également sous couverture à Isthmus.

UN HOMME D'INFLUENCE. Alors que le facteur frisson est assuré par Bond descendant en rappel la façade du casino, Sanchez expose son plan et dévoile ses atouts. Une scène qui rappelerait *Goldfinger* mais qui sert aussi à exposer tous les atouts du baron de la drogue que 007 va devoir démanteler.

DOUBLE JEU. Alors que Bond s'apprête à presser la détente, il découvre Pam en train de négocier avec Heller, le chargé de sécurité de Franz. 007 ne se doute pas que Pam travaille encore pour Leiter et tente de récupérer les missiles Stingers achetés par Sanchez. *«C'est plus grave que votre petite vendetta personnelle ?»*.

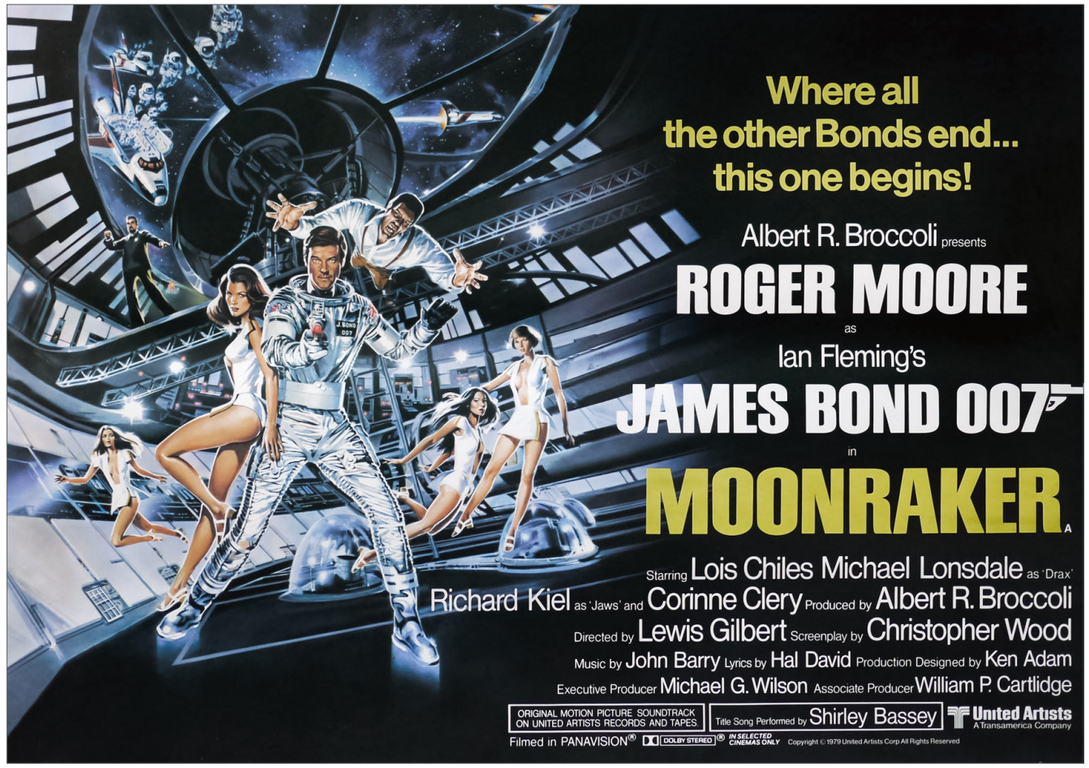


SUR LE TERRAIN. L'équipe de Bond se met en place à Isthmus pour contrer Sanchez. Avec l'arrivée de l'Oncle Q, le MI6 et ses gadgets viennent à la rescousse d'un Bond solitaire.

LICENCE TO KILL

MOONRAKER

Par Guillaume Evin



▲ AFFICHE GRANDE-BRETAGNE, JUIN 1979, 76 X 102 CM

L'affiche britannique officielle signée Dan Goozee décline les codes habituels de la saga à la mode *Guerre des étoiles* : de l'action (un « Jaws » menaçant, près d'étrangler Bond, un Michael Lonsdale/Drax inquiétant, en arrière-plan, tout de noir vêtu, un pistolet laser au lieu du Walther PPK), de la séduction (les Drax girls voletant en apesanteur, Lois Chiles plaquée contre la cuisse de Roger Moore) et du mystère (la station orbitale et les navettes).

Sous le crayon de Goozee, 007 arbore sur sa combinaison en aluminium son matricule et, sous cette combinaison, porte un smoking qu'on devine grâce au nœud-papillon : il s'agit de ne pas désespérer les fans de l'agent secret. ***« Là où tous les autres Bond s'arrêtent… celui-ci commence ! »*** Accroche à la fois provocatrice et définitive : on est plus que jamais dans la surenchère perpétuelle.

◀ PRÉ-AFFICHE US, JUIN 1979, 104 X 69 CM

Surprendre le bondophile et le rassurer tout à la fois. Le principe qui prévaut pour chaque film se retrouve naturellement lors de la campagne d'affichage de *Moonraker*. Si James Bond repousse les limites de la série en s'envolant dans l'espace, il n'en a pas pour autant perdu ses caractéristiques premières : son pouvoir de séduction auprès de la gent féminine demeure intact. Au ciel comme sur la terre. Ici, Dan Goozee insiste sur son *sex appeal* galactique. L'artiste américain dessine un 007 en apesanteur dans sa combinaison argentée, entouré d'un bataillon de Drax girls sexy, moulées dans leur combinaison blanche ultra-décolletée.

Mais, à l'instar du film lui-même, de ce onzième épisode *bigger than life*, l'illustration est elle aussi un peu « trop » : trop de filles dans une posture trop irréelle. Ne sont-elles pas toutes en lévitation, comme aimantées par James Bond ? En bas de l'affiche, le slogan écrit en rouge ***« Blasting Off This Summer ! »*** en rajoute dans l'outrance, en promettant donc une déflagration pour l'été à venir. ■

JAMES BOND & L'AFGHANISTAN

Le conflit afghan qui opposa, de 1979 à 1989, les forces soviétiques aux rebelles afghans, fut le dernier conflit d'envergure de la guerre froide, l'ultime phase de l'affrontement Est-Ouest après une période de détente au cours des années soixante-dix. Comment les Bond ont-ils intégré ce conflit ? Par Guillaume Hiegel

La guerre d'Afghanistan commence le 25 décembre 1979. Il faudra attendre quelques années avant que les Bond ne s'en emparent. La première incursion de l'Afghanistan dans les films a lieu en 1983 avec *Octopussy*. Bond n'est pas encore en mission sur le sol afghan, mais l'Afghanistan s'invite dans l'intrigue en la personne de son ennemi principal, Kamal-Khan (interprété avec subtilité par Louis Jourdan). James Bond affronte, selon les sources de son contact Vijay, un *« Afghan en exil, amateur de polo et de cricket »*. En outre, les gardes et les hommes de main autour du Palais de la Mousson sont des Afghans. Kamal-Khan est un « prince », référence à l'histoire de l'Afghanistan. Car avant l'invasion, l'Afghanistan était un royaume, avec à sa tête, de 1933 à 1973, le roi Zaer-Shah. C'est toutefois dans un autre épisode, quelques années plus tard, que l'Afghanistan va jouer un rôle vraiment central.

Dans *Tuer n'est pas jouer*, en 1987, Bond affronte son ennemi le général Koskov en Afghanistan. Avec l'aide de Kamran-Shah (Art Malik, avant son rôle dans le blockbuster de James Cameron *True Lies)*, il fait la connaissance des Moudjahidines (les combattants de la liberté).
Les vrais Moudjahidines sont apparus quelques mois après l'invasion de l'Afghanistan en 1979. La CIA et le MI6 leur fournissaient la plupart de leurs armes dont des missiles Stinger permettant de détruire les hélicoptères soviétiques, ôtant de ce fait à l'URSS la maîtrise de l'espace aérien.
L'armement des Moudjahidines du film est très réaliste, AK 47 et fusil « anglais » Lee Enfield ajoutant de la crédibilité. L'enjeu de l'histoire est un « deal » en plein Afghanistan entre le général Koskov et le chef des « guépards des neiges », pour une cargaison d'opium de plusieurs milliards de dollars.

En effet, l'Afghanistan est également connu pour sa production de pavot à opium. Malgré la présence des alliés (entre 2002 et aujourd'hui), ce commerce est encore très lucratif. On peut ainsi lire, dans un rapport de l'ONU datant de novembre 2017 : *« En Afghanistan la production d'opium continue d'exploser »*. La surface de culture du pavot a atteint en 2016 le chiffre de plus de 328 000 hectares cultivés (soit 63 % de la surface totale cultivable). Toujours selon l'ONU, l'opium et le pavot afghans arrosent l'Occident. En effet, *« entre 47 % et 55 % de l'opium produit en Afghanistan vont être transformés en héroïne ou en morphine »*. L'Afghanistan est, au confluent des routes de la drogue, avec l'Iran et la Russie, un point de passage obligatoire pour les trafiquants.

L'Afghanistan de *Tuer n'est pas jouer* est donc un pays en guerre entre Soviétiques et Moudjahidines. L'attaque finale de la base par les Moudjahidines de Kamran-Shah est une allusion à la faiblesse des

Soviétiques. De fait, l'année suivante, en 1988, ceux-ci entament un retrait de leurs troupes, reconnaissance implicite mais quasi-officielle de leur défaite. Mais l'histoire ne s'arrête pas là pour autant. Après le départ des Soviétiques, le pays s'enlise dans des conflits tribaux et une guerre civile impitoyable entre factions rivales.

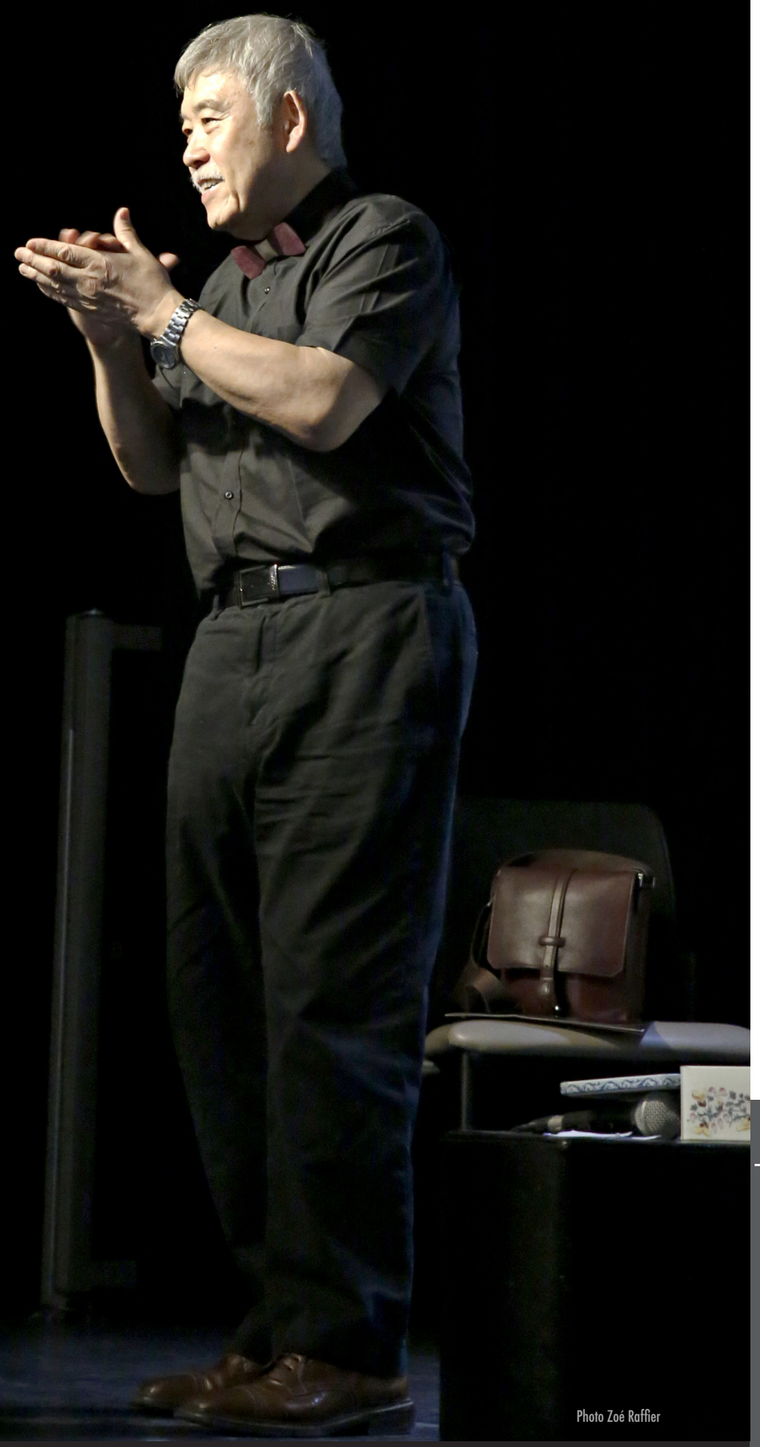
Il faut attendre dix ans et *Demain ne meurt jamais*, avec Pierce Brosnan, pour revoir ce pays dans un film de la saga, lors d'un prégénérique bref mais intense. La scène se situe au col de Khyber, lieu de passage entre l'Afghanistan et le Pakistan, lors d'un marché aux armes. *« Le réalisateur de la scène avait simplement expliqué que nous étions sur une sorte de supermarché aux armes qui ravitaillait les combattants afghans dans les montagnes avec du matériel dérobé à l'Armée rouge, et que l'agent 007 à lui seul faisait tout sauter »,* racontait Vic Armstrong, réalisateur seconde équipe. La scène a en réalité été filmée dans les Pyrénées sur l'altiport de la station de Peyragudes, à 1 500 mètres d'altitude. Ce prégénérique résume la situation de l'Afghanistan dans les années quatre-vingt-dix : la guerre civile venait de prendre fin en 1996 avec la victoire des Talibans. Cette victoire permettait au pays de devenir un repaire pour terroristes. Parmi ces terroristes, le sinistre Ben-Laden. Mais le pays se divise alors en deux, entre une faction « talibane » dans le Nord et des « tribus rivales » plus au sud, sur le territoire s'étendant le long de la frontière du Tadjikistan avec « l'alliance du Nord » du commandant Massoud.

Aujourd'hui, l'Afghanistan est toujours dans une situation compliquée pour la communauté internationale : production d'opium, instabilité des dirigeants et toujours la division du pays entre factions rivales. Qui sait ? Peut-être James Bond sera-t-il de nouveau prochainement convoqué pour remettre un peu d'ordre dans cette affaire ? ■

Page 30 : Bond infiltre les Moudjahidines dans *Tuer n'est pas jouer* et détruit un marché aux armes au col de Khyber dans *Demain ne meurt jamais*.

Page 31 : Le Prince Afghan Kamal Khan et son complice le général soviétique Orlov dans *Octopussy*. En bas, une scène de *Tuer n'est pas jouer* en Afghanistan, en réalité tournée au Maroc.

SOURCES :
En Afghanistan, la production d'opium continue d'exploser.
Sarah Leduc/ France24.com
(2017)
James Bond, souvenir d'un matin de tournage
ledauphine.com
(2015)
Pyrénées, sur la piste de 007
Ina.fr / France
(1997)



RENCONTRE AVEC TOSHIRO SUGA

La chaleur était écrasante. Plus encore, peut-être, que celle qui régnait dans la navette Moonraker ricochant sur l'atmosphère terrestre à la poursuite des sphères de gaz neurotrope. Pourtant, ils étaient là nombreux, venus d'Espagne, d'Allemagne, des quatre coins de France et des États-Unis pour le rencontrer. Toshiro Suga, alias Chang, participait pour la première fois, grâce à l'entremise du Club, à une rencontre avec des fans. Joëlle Pinglot et sa fille Florence reviennent pour nous sur cet événement. Photos : Zoé Raffier & Laurent Perriot

Photo Zoé Raffier

Dehors, une chaleur étouffante. Mais qu'importe ? nous avons rendez-vous avec Toshiro Suga, le méchant de *Moonraker*. Il est 13h20, l'heure d'entrer dans la salle et de récupérer badges et tickets pour les photos à dédicacer et – pourquoi pas ? – d'acheter quelques billets de tombola ! Luc Le Clech annonce l'arrivée imminente de notre invité. Tout le monde se lève. Pas si méchant, Toshiro, plutôt sympa, bien reconnaissable - juste quelques cheveux blancs en plus.

Sur la scène, il est entouré de Philippe Lombard, qui lui pose des questions, et d'Éric Saussine, chargé de traduire ses propos en anglais pour les nombreux adhérents étrangers présents dans la salle. Toshiro n'est pas avare d'anecdotes. Il avait prévu de rejoindre sa fiancée au Canada, juste au moment où il a été contacté pour jouer le rôle de Chang dans *Moonraker*, et il a été à deux doigts de le refuser ! Portrait des affreux chiens de Drax, bien peu dociles. Non, ce n'étaient pas les meilleurs spécimens... Simplicité, gentillesse, patience (pour les autographes), humour. Tout le monde a pu constater les qualités de Toshiro Suga.

L'après-midi se poursuit avec la montée sur scène de Laurent Perriot, Guillaume Evin et de leur éditrice pour nous présenter le thème de leur prochain livre, sur les lieux des tournages de James Bond, à paraître en novembre 2019. Ils nous promettent de revenir pour notre assemblée générale à la fin de l'année avec leur ouvrage, que nous pourrons faire dédicacer.

L'équipe du Club projette ensuite *Überstar*, un court métrage de quinze minutes réalisé par Éric Saussine avec la collaboration de Jessy Conjat, starring Luc Le Clech, Philippe Lombard et Richard Sammel. L'histoire de deux gardes du corps qui doivent se faire embaucher chez Richard Sammel, un acteur colérique, bizarre, et quelque peu effrayant. Ambiance *Tontons flingueurs*, avec du suspense, de l'humour, de bonnes reparties. Inattendu, déroutant par moments. Bravo !

Vient enfin le moment tant attendu du tirage de la tombola ! C'est ma fille Florence qui gagne le premier prix : un stage d'aïkido avec Toshiro Suga en personne. Quelle chance et surtout quel honneur ! ■

Photo Zoé Raffier

Photo L. Perriot

Photo L. Perriot

Photo Zoé Raffier

Le saviez-vous ?

● À l'origine, Toshiro Suga a passé un essai sans trop y croire. Il ignorait d'ailleurs que son rôle serait aussi important. S'il l'avait su, il n'aurait sans doute pas accepté !

● C'est la scène de la centrifugeuse qu'il a tournée en premier. Il avait été particulièrement impressionné par ce décor de Ken Adam.

À la fin de cette scène, son personnage devait faire un grand sourire. Mais cette réaction est purement chinoise. Toshiro a alors proposé une réaction plus menaçante, qui a été retenue par Lewis Gilbert.

● Sur la base du temps de présence à l'écran, son nom devait apparaître en 5e position au générique (derrière Moore, Chiles, Lonsdale et Kiel). Mais Emily Bolton (Manuela) et surtout Corinne Cléry, grâce à l'intervention de leur agent, lui sont passées devant.

● D'après Toshiro, les deux dobermans de Drax étaient d'assez piètres comédiens.

● Si la plupart des scènes censées se tourner à Venise ont été réalisées en studio, Toshiro s'est quand même rendu en Italie. Il y est resté une semaine entière, pour une scène – celle de la tête dans le piano... – qui dure quelques secondes à l'écran, et qui n'a pas requis plus de deux ou trois heures de tournage.

LE MOT DE M

Luc Le Clech,
Président du **Club James Bond France**

SUGA LAND EXPRESS

"Les choses vont s'accélérer en 2020. D'ailleurs, certaines images de *No Time To Die* nous mettent déjà l'eau à la bouche."

Chers amis,

Nous voilà tout juste sortis de notre belle après-midi en compagnie de Toshiro Suga. La simplicité de cet homme qui, très étrangement, se demande ce qu'il fait avec nous a incontestablement séduit tout le monde. *« Comment peut-on se souvenir de moi si longtemps après ? »* Cette simplicité fait écho à la façon dont il a accédé à ce dernier Bond traditionnel - le dernier de la série à présenter un méchant rêvant de « conquérir le monde » (et qui, pour ceux qui ne le sauraient pas encore, n'est certes pas mon préféré) : une rencontre avec Michael G. Wilson, et l'affaire était dans le sac. Continuer le cinéma en France ? *« Peu de rôles pour les Asiatiques. Alors, je fais autre chose… »* Voilà, c'est simple, pas trop de questions, juste des actions et des résultats. Une grande et belle leçon d'humilité, de gentillesse et d'accessibilité. Une belle rencontre. Merci Monsieur ! Et merci au gondolier Jessy Conjat qui a mené la barque d'un bout à l'autre.
Jessy will be back !

À l'aube de nos vacances estivales, canicule passée, il serait peut-être temps de revenir, calmement, à *No Time To Die*. Des cascades qui tournent au cauchemar, du teasing au compte-gouttes, des explosions mal évaluées… mais nous l'aurons, notre film ! Ce n'est qu'une question de temps. Et je pense que les mois à venir vont de plus en plus attiser notre attente et notre passion. En tout cas, une chose est sûre : j'irai le voir ! Plus sérieusement, je pense que les choses vont s'accélérer début 2020. D'ailleurs, certaines images nous mettent déjà l'eau à la bouche.

L'assemblée générale qui aura lieu avant décembre nous donnera, comme d'habitude, l'occasion de nous revoir et d'échanger sur notre sujet favori, mais peut-être serai-je alors en mesure de vous en dire davantage sur ce que sera la première de *No Time To Die*. De part et d'autre des informations me parviennent sur des événements bondiens de grande envergure qui seront proposés en France dès le début de l'année prochaine et qui feront tout naturellement l'objet de notre intérêt, pour ne pas dire de notre convoitise.
Mais nous avons d'ici là *« All the time in the world »*.

Viva Toshiro !
Viva James Bond ! ■

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

Le Bond est le magazine édité par le Club James Bond France, le Club des Fans de James Bond.

Club James Bond France
7, rue Chico Mendes
77420 CHAMPS-SUR-MARNE
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499
Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication :
Luc Le Clech
Rédacteur en chef : Vincent Côte
Maquette & mise en page
Jean-François Rivière
Corrections / relecture : Vincent Côte,
Frédéric Albert Lévy et Philippe Lombard.
Bouclage *Le Bond* n°55 : août 2019

Ont collaboré à ce numéro :
Yvain Bon, Jessy Conjat, Vincent Côte, Olivier Crave, Valéry Der Sarkissian, Guillaume Evin, Jérémy Faucheur, Patrice Gaudin, Jean Goyette, Saïk du Halgouet, Guillaume Hiegel, Pierre Hirsinger, François Justamand, Luc Le Clech, Frédéric Albert Lévy, Hugues de Maisonneuve, Joëlle Pinglot, Pierre Rodiac et Éric Saussine.

Crédits photographiques : clichés des films de la saga et logos associés (dont gunbarrel & logo gun symbol) : EON Productions, Danjaq, LLC/MGM/ United Artists Corporation et Sony Pictures Releasing France, tous droits réservés ©.
Merci à nos photographes attitrés ou pas : Jessy Conjat, Zoé Raffier, Laurent Perriot, Sascha Braun and last but not least Joël Villy.

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayants droits précités de leur compréhension.

France : 10 €
UE : 15 €

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE
REVIENDRA

EMBARQUEZ AVEC L'AGENT SPÉCIAL 007

POUR UN TOUR DU MONDE INOUBLIABLE

EN LIBRAIRIE EN NOVEMBRE 2019

DUNOD
une page d'avance